

# DETECTIVE

## VIOLONS D'INGRES

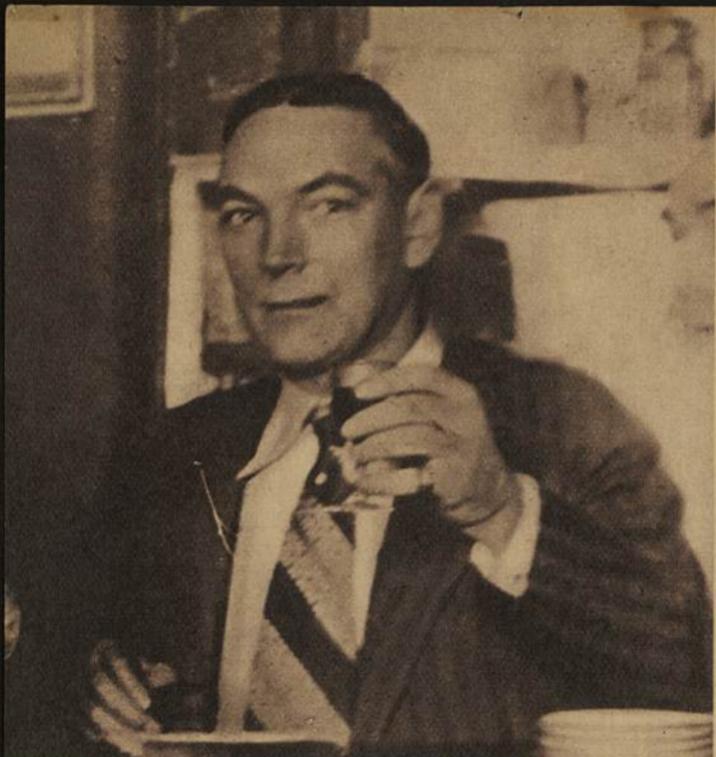


DES

## HORS-LA-LOI

Ce qu'on ignorait encore du "milieu" :  
les délassements secrets des profiteurs  
de la prostitution.

Lire, pages 8, 9 et 10, le début du grand reportage de **HARRY GREY**



Charles Carpentier porte un toast. Ce n'est certainement pas à la santé du "Grand Eugène" à qui il donna le coup de grâce.

**D**ANS son village natal, les gamins de son âge appelaient Suzanne Gallens « Six-sous Suzy ». Libre à vous de mettre une étiquette galante sur ce surnom évocateur, et, en effet, vous serez dans le vrai. Elle montrait ses charmes et les offrait pour ce tarif minime. La fillette était précoce. A sa décharge ? Elle avait douze ans. Il y en a vingt-cinq, depuis cette époque, qui ont coulé au sablier des heures. Son père, modeste manouvrier, et sa maman n'avaient guère de loisirs pour s'occuper de son éducation et, quand les bonnes âmes, bien pensantes, venaient dire au couple : « On a trouvé votre fille dans le taillis bordant la rivière avec le petit X... », invariablement, l'homme et la femme répondaient ensemble : « Qu'est-ce que vous voulez que ça nous f... ? »

Et, un jour — elle venait d'avoir dix-huit ans — elle disparut.

A peine débarquée du train, humant le vent sur le trottoir de la gare du Nord, un monsieur bien mis l'accosta. Il est des âmes généreuses qui compatissent à l'embarras des jeunes filles. Il lui trouva rapidement une occupation de tout repos avec l'aide d'un plaqueur du faubourg Saint-Martin.

Elle n'avait pas le poids, cette petite ! Les deux hommes truquèrent légèrement la balance du temps et Suzanne Gallens était bientôt en maison, rue du Danovre, âgée de vingt-deux ans, qu'elle paraissait avoir, d'ailleurs. C'était une gagneuse. Les patrons s'en aperçurent vite. Économe, ne rechignant pas à l'ouvrage, experte en l'art des spécialités, elle fut la « lionne » de l'établissement.

Un jour, elle réfléchit sur ce que rapportait son travail « à la chaîne ». Elle eut l'impression que « Madame » l'exploitait et le lui dit, tout à trac, sans phrase emberlificotée. « Madame » se fâcha tout rouge, mais ne voulut pas couper les ponts complètement. Suzy était une « coucheuse » remarquable et n'avait plus d'homme, l'autre étant disparu. Avec une habileté de diplomate, Madame en introduisit un nouveau. Résultat : huit jours plus tard, Suzy s'expliquait boulevard de la Madeleine et rapportait scrupuleusement ses comptées « à sa gueule chérie ». « Madame » avait fait un mauvais calcul...

## L'aventure

Ce Jacquot la Marche n'était pas un mauvais garçon. Ancien coureur à pied, il s'occupait de sport et celui de la marche lui plaisait particulièrement. C'est pour cela qu'il essayait de l'inculquer à sa régulière. Cette belle cavale faisait résonner de ses sabots légers et forts en même temps les trottoirs du périmètre allant de la Madeleine à l'Opéra, détournant rue Auber, arrivée derrière l'église, la rue Tronchet constituant le dernier chemin à parcourir. Elle le fit cinq ans durant, ayant accompli beaucoup plus de kilomètres que son homme, et à un tarif horaire bien plus rémunérateur. Seulement, ce juge à l'arrivée n'était pas un juge honnête. C'est lui qui raflait tous les prix emportés par sa pouliche. Celle-ci se fâcha et décida de changer de champ de courses. Mais, comme ceux de la région parisienne sont généralement fréquentés par les mêmes books, qui ne sont pas toujours très discrets, elle alla tenter sa chance en un terrain éloigné, où les amis de Jacquot la Marche ne risqueraient pas de signaler ses victoires à son propriétaire exigeant. « La Grande Suzanne » — c'était son sobriquet — avait mis de côté quelques billets, ceux qu'elle avait pu « planquer » à son seigneur et maître. Elle atterrit au Havre, un matin de février 1927. Un cargo, dans le port, s'appretait à quitter le môle à destination de l'Afrique équatoriale. Le Mozambique, la petite colonie portugaise, était son but. Suzanne paya « cash » son passage, jeta un coup d'œil indifférent sur les côtes de France qui allaient en s'amincissant jusqu'à ne plus former qu'un mince fil gris sur l'horizon. Un mois après, des escales sans nombre ayant retardé

1671

# Une femme

l'allure du paquebot, elle débarquait à Lourenço-Marquês, petit port naturel des plateaux du Transvaal.

Cette magnifique « bête d'amour » qu'était « la Grande Suzanne » à cette époque fit des ravages. Ouvriers, contremaitres, ingénieurs travaillant dans les mines d'or ou de diamant, sevrés des mois durant de femmes, faméliques d'amour, constituèrent bientôt une clientèle payante, insouciant du lendemain, croûtant avec la fille toute leur paie, ne songeant plus qu'à la retrouver après la prochaine relève.

Elle installa un bar, loua un orchestre, fit danser les mâles avec des filles qu'elle attira dans son « bouibouis ». Elle travailla moins, agit en patronne, fit d'excellentes affaires. Elle était sa seule maîtresse : pas d'homme pour lui demander des comptes, le soir. Elle s'offrait des béguins de temps en temps, mais sans lendemain. Personne ne tenait de place dans sa vie. Elle était libre. Suzy vendit son bar, alla tenter de l'English au cap de Bonne-Espérance, à Port-Darwin, accumulant des bank-notes et grossissant son compte en banque. Ayant à peine dépassé la trentaine, la « Six-sous Suzy » de jadis possédait le demi-million. Elle aurait pu augmenter encore sa petite fortune si la nostalgie du pays ne l'avait reprise.

Eh oui, le sol natal l'attirait. Revoir Paname, ses lumières, ses bars, retrouver l'ambiance grisante de Montmartre, sa faune, les copains ou les copines qui diraient : « La même Suzanne s'est drôlement dém... Ça, c'est une femme ! »

Elle réalisa tout son avoir : plus de 500 sacs, qu'elle emporta sur elle, bien placés, au chaud et en sûreté, dans une ceinture de cuir qui serrait sa taille fine encore. Elle débarqua à Bordeaux du steamer anglais qui l'avait emmenée.

— Les Rosbifs, qu'est-ce qui me faisaient comme gringue, dit-elle à sa vieille amie Margot, restée

Il habitait un petit logement, 12, rue Beauregard, mais passait la majeure partie du temps à son bar, près du Chat Noir. A certaines heures de la journée, n'y ont accès que ces messieurs et dames en rupture de trottoir ou de situation. La Grande Suzanne, dès le premier contact, comprit que la roue implacable du destin la remettait dans le circuit dont elle croyait bien être sortie pour toujours.

D'ailleurs, Charlot ne voyait pas d'un mauvais œil qu'elle descendît faire un tour, sur les boulevards ou les avenues.

— Le plus dur, vois-tu, c'est de garder le fric qu'on a. Pour le gagner, c'est moins difficile. Tu sais, les abords de l'Etoile, la rue de Troyon, de Presbourg, de Tilsitt, c'est excellent. Dédé l'Arsouille me disait que sa femme, Bobette, y fait de l'or...

Mais oui, mais oui, elle irait. D'ailleurs, la vie inactive lui pesait. Et quel changement depuis ses débuts. Elle n'avait pas l'inquiétude du lendemain. Elle ne serait pas forcée d'arpenter, pour tuer le temps, les trottoirs gras et mouillés. Elle ne serait pas à la recherche forcée du beefsteack quotidien. Après tout, il ne manquait pas d'argent à la maison. Et Charlot n'était pas trop vache...

L'hiver, elle le rejoignait au domicile parisien, rue Beauregard. L'été, il venait avec la C. 6 la chercher et entraient ensemble au quai de Foularre, dans la belle villa, confortable et discrète.



« paumée » parce qu'un homme, Louis l'Algérien, lui bouffait tous ses sous, et qui était venue l'attendre à la gare d'Orsay.

« La Grande Suzanne » en eut pour des jours entiers à conter ses aventures à ceux qui ne l'avaient pas oubliée. Elle ne leur faisait grâce d'aucun détail.

Elle avait, tout comme une rentière habituée à discuter des cours du Rio Tinto ou de la Penarroya, mis son fric en banque et acheté de solides rentes françaises. Un jour, en rentrant à son hôtel — fini le business pour elle, pour l'instant, du moins — elle lut une affiche : « A vendre, beau pavillon, cinq pièces, confort moderne et garage, quai de la Foularre, au Parc-Saint-Maur : 150.000 francs. »

Tiens ! Elle irait voir. Posséder sa maison, au bord de l'eau, un chien, une bagnole, tout ça ce n'était pas un rêve impossible. Elle avait de quoi s'offrir ce luxe, et comment. Le coin lui plut, la maison aussi.

Que faire, à trente-cinq ans, seule, dans la banlieue ? Les journées sont longues si on ne les occupe pas soit par du travail, soit par des distractions.

Un soir, chez Bouscat, rue de Lappe, un beau garçon la fit danser.

Il se présenta : — Charles Carpentier, dit Charlot la Courroie. Elle n'avait pas entendu parler de lui. Il tenait un bar boulevard de Clichy et se défendait bien. Il lui plaisait et quand il lui offrit de se mettre en ménage, si elle lui demanda de réfléchir, c'était pour la forme. Sa décision était déjà prise et Charlot la Courroie put bientôt présenter à ses amis sa nouvelle femme.

# est trassée par là...

Un soir, dans la voiture, elle trouva, à côté de son homme, un grand garçon brun.

— Je te présente un pote, Eugène.

Elle prit place entre les deux. En route, Charlot lui expliqua :

— Eugène Wagner, ici présent, est un copain de toujours. On était ensemble à Fresnes, il y a 15 ans. Moi, depuis cette époque, je me suis tenu peinarde, lui a fait le c... Maintenant, il est tricard. Il sait pas où aller pieuter. Il prendra la chambre d'amis, derrière la nôtre, au Parc-St-Maur.

Naturellement, elle acquiesça. Elle savait ce qu'était l'hospitalité. Charlot partait le matin pour son bar et ne rentrait que tard le soir, en raccompagnant sa femme. Le « Grand Eugène » restait à la maison, le pavé brûlait pour lui à Paris. La femme n'allait au turbin que tard. Les deux jeunes gens étaient donc seuls dans la pimpante habitation. Le dimanche, Charlot emmenait son poteau à la chasse, du côté de Pithiviers. En somme, la vie eût été belle si...

## La faute

Un matin, le Grand Eugène dit à la Grande Suzanne :

— Vous faisiez un drôle de ramdam hier soir dans la chambre. Vous n'êtes pas discrets dans vos effusions !...

— Moi, ah ! là là ! Charlot me néglige il y a bien longtemps. Nous devons rêver.

— Mais, dis donc, pourquoi qu'on se marierait pas tous les deux, Charlot est un « cave », moi, je suis un homme. Et je serais aux petits soins pour toi. Pas de danger que tu sois privée de tendresses.

Elle le traita de fou, que ce n'était pas bien, que dirait Charlot, puis, la fameuse loi du milieu, parole d'homme, comme le contait récemment dans ces colonnes notre ami Harry Grey, fut transgressée. Elle devint la maîtresse de Wagner, en douce. Carpentier ne se douta de rien. Puis, Wagner trouva une combine à Paris et quitta les bords de la Marne. Mais, chaque soir, il venait relancer Suzanne sur le tapin, pourtour Etoile.

— Je veux qu'on se marie, tu auras au moins un protecteur. Charlot se f... pas mal de toi. Il a des douliardes que tu ignores.

Suzanne Gallens en avait assez. En somme, Wagner n'avait été qu'un béguin et Charlot restait l'homme incontesté. Comment se débarrasser de cette sangsue ? Tant pis ! elle avouerait sa faute à Charlot la Courroie. Elle en serait quitte pour dérouiller, mais après, ça irait mieux. C'est ce qu'elle fit et ce qui arriva. Sérieusement marquée, elle garda la chambre quelques jours.

La correction infligée par l'amant trompé n'avait eu comme résultat que celui d'ancrer plus fortement dans l'esprit de la jeune femme, l'idée de se débarrasser de Charlot. La P. J. reçut, un jour, une lettre anonyme :

« Le Grand Eugène, tricard, est tous les soirs, à 11 heures à l'angle de la rue Troyon et de l'avenue de Wagram. »

On l'y cueillit, en effet, le lendemain.

« Toi seule savais que j'étais tricard dans le coin, et que je venais là tous les jours. C'est toi qui m'a donné », lui écrivit Eugène. Il écopa de quatre mois de Fresnes.

« Je veux qu'on se marie, entends-tu, et pas dès ma sortie : dès maintenant. Fais les démarches. Je me charge de Charlot à la sortie s'il fait du pet.

- 1° Paye l'avocat en attendant ;
- 2° Envoie-moi 150 francs par semaine ;
- 3° 2 chemises, 4 mouchoirs et un caleçon ;
- 4° Rembourse à Jeannot le Borgne 1.000 francs que je lui ai empruntés. »

Lundi dernier, les portes de Fresnes s'ouvrirent sur le prisonnier. A 23 heures, exact comme le destin, il arpentait l'angle de la rue de Troyon et de l'avenue Wagram. Suzanne parut :

— Je suis libre maintenant : il faut te décider. Elle promit, puis quitta les lieux et rentra se coucher, ayant dépisté l'autre. Le lendemain matin, elle l'aperçut surveillant la porte d'entrée de son immeuble. Pour éviter une explication sanglante entre les deux hommes, elle n'en parla pas au sien.

Celui-ci s'en fut d'ailleurs vers dix heures. Les deux chiens, ayant l'habitude de sortir, gémissaient

dans l'appartement. Suzanne les descendit et aperçut le Grand Eugène, sentinelle impassible et impavide, à un mètre du porche.

— Allez, grimpe, je te suis.

Elle obéit. Dans l'entrée, il répéta ses exigences et la prit par les poignets. Elle réussit à lui faire lâcher prise en se débattant. Sous le coussin du divan, un revolver attendait de servir. Il ne tarda point. Manié, d'ailleurs maladroitement par la main de Suzanne, sur huit balles, il en envoya six dans les cloisons, arrosant en éventail toute la pièce. Mais deux se logèrent dans le ventre d'Eugène Wagner qui s'écroula. Une voix mystérieuse appela, quelques secondes plus tard, Charlot Carpentier, à son bar. Il arriva en vitesse, grimpa quatre à quatre les cinq étages et trouva le blessé ! Comme il râlait il lui logea une balle dans la tempe. L'homme semblait mort, le tireur mit dans sa main le revolver et alla alerter M. Masson, le distingué et jeune commissaire de Bonne-Nouvelle.

Avec un inspecteur, le magistrat arrivait quelques instants plus tard. La femme lui expliquait la scène à sa façon quand soudain, une voix semblant venir d'outre-tombe, murmura : « C'est faux, elle ment ». Le moribond vivait encore, l'âme chevillée au corps.

— Je peux parler, dit-il.

Il expliqua que les deux amants l'avaient attiré dans un guet-apens et qu'il n'avait jamais menacé personne.

Charlot la Courroie lui jeta :

— Dégueulasse, non content de briser mon bonheur, tu veux encore nous faire saper.

Police-secours arrivait. Le blessé, exsangue, n'avait plus la force de causer. On l'emmena :

— Tu vois où ça conduit quand on n'est pas sérieuse, reprocha alors Charlot à la Grande Suzanne. Ça se paye cher les béguins !

Hubert BOUCHET.

Le couple — Charlot et Suzanne — se prépare à aller en week-end en auto. La roue tourne... Accoudés sur une table, au commissariat, après avoir descendu Eugène Wagner, ils méditent sur les conséquences de leur meurtre.



Le docteur Slovak, accusé d'avoir empoisonné sa femme, attend, en prison, la justice des hommes. La tombe provisoire de la victime. (de b. en h.)

Mme Slovak, d'origine hongroise, et la petite villa où semblait s'être niché définitivement le bonheur. (à gauche).

pensent encore réelle maintenant. Les européens boudaient la villa du docteur et peu consentaient à venir prendre des consultations. Malgré cela, le noyau de clientèle indigène, s'augmentant chaque jour, donnait une belle aisance au ménage qui avait passé des jours difficiles. La fathma était donc pour quelque chose dans cette situation aisée.

### Une alerte

Tout paraissait donc être pour le mieux, dans ce coin voisin du désert, lorsqu'un premier nuage vint obscurcir le bonheur de Mme Slovak et de son mari. Un soir, la petite Lily, délicieuse enfant, se portant très bien, joueuse endiablée, se plaignit soudain de violentes maux de tête. Puis, elle éclata de rire, d'une manière de rire de démente, saccadé, inextinguible d'abord, s'arrêtant parfois ensuite, puis syncopé. Ses yeux, des yeux bleus admirables, étaient, durant cette scène hallucinante, exorbités, comme fous.

Les parents, affolés, après que le père l'eût examinée sans découvrir rien, appelèrent en consultation un confrère qui diagnostiqua une attaque nerveuse, mais sans pouvoir nettement en préciser l'origine. Puis, cette crise passa.

Mais, la population, aux aguets, ayant appris l'alerte, murmurait. On parlait de philtres magiques que fabriquait la sorcière, d'herbes cueillies par elle dans la montagne et connues d'elle seulement. Les uns l'avaient vue mélanger dans un creuset les simples en prononçant des incantations mystérieuses, levant les bras vers le ciel, ayant l'air d'implorer l'ire de la puissance divine sur la maison qui l'abritait. Dans celle-ci, on fermait les oreilles à tous ces bruits et cancans.

Un jour, des amis, Mme et M. Toussoul, vinrent déjeuner chez le docteur. Tout se passa très bien et le repas fut trouvé exquis par les hôtes.

Puis, pendant que tout le monde passait dans le living-room, Mme Slovak se plaignit, tout à coup, de nausées, de douleurs intestinales atroces et d'un horrible mal de tête ; en résumé, tous les symptômes d'un empoisonnement alimentaire. Son mari l'auscultait comme il l'avait fait pour l'enfant et rassura bientôt les invités. En effet, ce n'était qu'un malaise occasionné par l'absorption des mets qui, chose bizarre, n'avaient rien créé chez les autres convives. Seule, d'ailleurs, Mme Slovak, au cours du repas, s'était plainte d'avoir trouvé un certain goût amer à un morceau de viande. Mme et M. Toussoul rentrèrent chez eux...

Le lendemain, Mme Slovak ne se leva pas. Elle ne pouvait ingurgiter ni mets ni boisson. Les plus bénignes tisanes, elle était incapable de les avaler. Son mari proposa de lui faire un lavage d'estomac. Elle refusa énergiquement ce qu'elle considérait comme une douloureuse et véritable opération.

Néanmoins, son mari manda en consultation un confrère, le docteur Ayache, qui, après un examen long et minutieux, déclara être d'accord avec son collègue. C'était une simple intoxication due à l'absorption de produits peu frais. Il préconisa les remèdes d'usage, classiques, et généralement suffisants pour guérir.

Tout semblait s'arranger. La malade allait mieux. Des amis vinrent la voir et s'en allèrent rassurés.

### OUJDA (De notre correspondant)



RÉVOYAIT-IL le chaos futur de l'Europe centrale, ce docteur Slovak qui préférait, ces dernières années, fuir sa patrie et venir exercer, au Maroc, ses talents de jeune praticien ? C'est fort possible. Mais à ces raisons s'en ajoutait une autre : il aimait. Il aimait une femme plus âgée que lui et ses parents refusaient leur autorisation à un mariage qui leur apparaissait par trop dissemblable.

Le jeune couple vint régulariser sa situation sur la douce terre de France et s'embarqua pour le Maroc. Casablanca, la grande ville blanche chère à Lyautey, où toutes les énergies sont admises, sembla au jeune docteur un terrain propice à son activité. Il commença à s'y faire une sérieuse clientèle quand soudain, une brusque maladie de son épouse l'obligea à quitter les lieux. Le climat maritime ne valait rien à la jeune femme et les sommités médicales consultées furent toutes d'avis qu'un changement d'atmosphère s'imposait.

Le docteur choisit la future résidence : Oudjda, petite cité blanche créée pour les besoins du contrôle frontalier, à une vingtaine de kilomètres des montagnes et des vallées verdoyantes de l'Algérie, où commencent les terres lépreuses du Maroc oriental.

Le coin, tout neuf, offre de grands espoirs aux lutteurs, et bien des rêves réalisables peuvent se bâtir au rythme même des constructions qui va croissant. Le docteur loua une villa modeste, mais charmante, à la façade coquettement ornée de plantes odoriférantes et le bonheur parut s'installer avec eux. La petite Lily, bambin de cinq ans, égayait de son gazouillis printanier la maison qui aurait été, sans elle, un peu trop silencieuse. En bref, l'avenir s'annonçait serein.

### Le destin entre

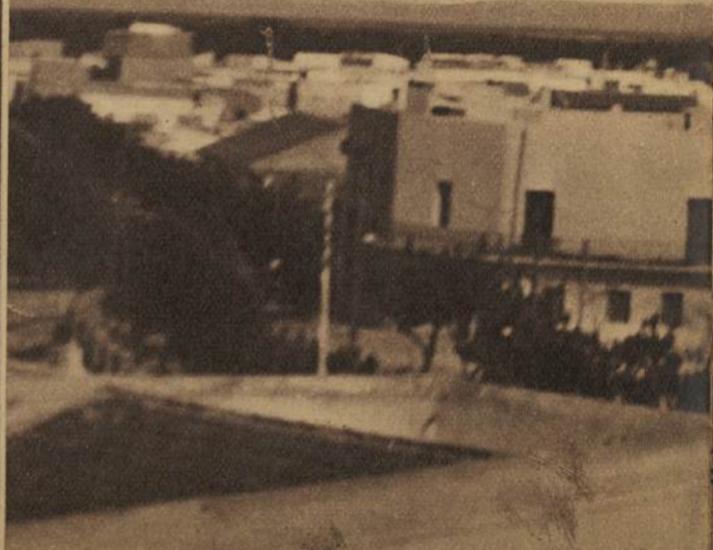
Un matin, la sonnette de l'entrée tinta brusquement, actionnée par une main énergique, Mme Slovak alla ouvrir. Une Mauresque, aux yeux de braise, aux dents éblouissantes, lui demanda si elle ne voulait pas d'elle, comme bonne. Elle semblait remplir toutes les conditions pour l'emploi. Le docteur consulté, pensa comme sa femme, mais pour plus de sûreté, exigea de la visiteuse ses certificats. Ils étaient élogieux. La fathma ben Sahouceine avait déjà servi chez un médecin, à Alger, et les renseignements fournis par téléphone confirmèrent ceux écrits. Aussi prit-elle place au foyer du docteur.

Seulement, l'opinion publique s'en mêla, l'intrusion de cette femme chez le praticien n'eut pas l'heur de lui plaire. C'est que la fathma ben Sahouceine avait depuis longtemps défrayé la chronique scandaleuse dans la région. Elle avait la réputation d'une sorcière redoutable, jeteuse de sorts, détentrice de philtres dangereux. Elle avait semé le malheur — c'est toujours l'opinion publique qui émet — dans de nombreuses familles de Marrakech et Alger et sa réputation était détestable. Mais le docteur et sa femme n'eurent cure de ces ragots. La fathma faisait consciencieusement son service, amusait l'enfant, et paraissait douée d'une passivité sans égale. De plus, sa popularité parmi les indigènes ne tarda pas à porter ses fruits. Elle les connaissait tous et se fit démarcheuse.

— Viens chez toubib, tu verras, il te soignera bien. Bon, bon toubib et pas cher.

La clientèle indigène afflua et bientôt, dans le petit cabinet blanc peint à la chaux, aux volets verts, ce ne fut plus que djellabas et fez, se disputant l'honneur et la faveur de passer les premiers à la consultation du bon toubib, aux grands yeux semblant perpétuellement perdus dans un rêve sans fin...

Dans le Maghreb, chose peut-être unique, spectacle rare, Juifs et Arabes respectaient et craignaient la fathma, en raison de sa puissance occulte qu'ils



# CRIME D'OUJDA

Quelle ne fut pas leur stupéfaction, quand le lendemain, ils reçurent un appel angoissé du docteur. — Allez vite chercher un médecin : ma femme se meurt.

Le praticien accourut rapidement et devant l'état de la malade, exigea son transfert immédiat à l'hôpital de la ville.

— Je vais mourir, hurlait la malheureuse. Veillez sur mon ange, ma Lily. Promettez-le moi.

On la rassura du mieux qu'on put. A l'hôpital, les douleurs intestinales redoublèrent, la malade se tortait sur son lit dans d'atroces souffrances. Un médecin militaire, le capitaine-major Gounet, lui fit

éléments de l'information, eut sa conviction rapidement faite : la lettre émanait de l'infamale Mauresque qu'il soupçonnait également du crime, si crime il y avait. Au cours d'une perquisition chez la fathma, il découvrit un véritable stock d'objets volés chez ses divers patrons, aussi prit-il la précaution de la faire arrêter. Elle attrapa, pour ces divers délits, trois mois de prison. Toutefois, rien ne permettait de l'accuser du meurtre de sa patronne, d'autant plus qu'on ne possédait pas encore le résultat de l'analyse des viscères. La justice, dame prudente et lente en France, l'est aussi dans notre protectorat. Les viscères prélevés le 15 octobre avaient été immédiatement envoyés, avec toutes les précautions légales d'usage, à Rabat. Ce n'est que le 26 mars dernier que revenaient les résultats de l'examen : 72 0/00 d'arsenic étaient renfermés dans les éléments examinés. Le crime était patent et ne pouvait plus laisser place au moindre doute. D'ailleurs, entre temps, la fathma ben Sahouceine avait formellement accusé son maître d'être l'auteur de l'empoisonnement de sa femme, afin d'épouser sa soi-disant maîtresse, une débitante du pays.

Cette dénonciation, jointe aux résultats de l'analyse, suffit à déclencher contre le docteur l'accusation de crime et le juge d'instruction décréta son inculpation et son incarcération.

Dans le pays, ce fut un tollé général. C'était la sorcière, la coupable.

Le docteur aimait beaucoup sa femme et ses écarts de conduite signalés par la mégère étaient pure légende. L'enquête, intelligemment menée par le commissaire Oustric et l'inspecteur Vergniolles, permit de relever, dans le passé de la fathma, d'étranges coïncidences.

Chez le docteur Marmouillon, où elle servait quelques temps, le fils de ce dernier montra, certain jour, les mêmes crises de folie délirante que la petite Lily.

Le bébé d'un secrétaire greffier, chez qui elle fut également employée, eut aussi, des heures durant, un rire inextinguible et anormal, pendant que ses yeux s'agrandissaient démesurément. Quelle mystérieuse boisson ces bambins avaient-ils absorbée pour présenter ainsi tous les symptômes d'une folie délirante ?

De plus, cette étonnante fille, au reste fort intelligente et qui se défend admirablement, eut un passé orageux et peu édifiant. Elle fut, à Fez, la maîtresse d'un commandant de tirailleurs dont elle eut un enfant, lequel est actuellement élevé dans une institution religieuse à Alger. Elle a toujours fréquenté, quand ce lui fut possible, les hautes sphères militaires et beaucoup se demandent si elle ne se livrait pas à des trafics frisant l'espionnage.

Avec cela, faisant tous les métiers, frôlant la luxure et le vice. Pourvoyeuse de femmes, entremetteuse, commissionnaire en billets galants, et roublarde, elle gardait toujours par devers elle, quelques lettres compromettantes pour faire chanter un jour ou l'autre, les malheureux qui lui livraient inconsciemment leurs secrets.

Et une chose est certaine : les renseignements qui parviennent à la police de tous côtés sont concordants à ce sujet. Partout où elle passa, elle essaya de mettre la brouille dans les ménages et dans un but bien défini : elle pensait que son patron divorcerait et l'épouserait ensuite. Cette passion du conjungo, pour elle, de naissance misérable, avait tourné, dans son esprit, à la manie.

Elle faisait fi des propositions que ne manquaient pas de lui faire certains indigènes, riches, de bonne famille, que son intelligence et son allure de femme fatale avaient séduits.

La fathma ben Sahouceine ne désirait qu'un blanc,

*La fathma Ben Sahouceine avait la réputation d'une sorcière dans la région d'Oudjda. La petite Lily, en compagnie de son papa.*

et pour la chose régulière. La rupture de sa liaison avec le commandant, qu'elle avait bien pensé épouser, déchaîna plus encore ses désirs de convoler en justes noces avec un Français de la métropole, fonctionnaire de préférence.

Avec les officiers dont elle fut l'amie, la chose était impossible. Outre que l'autorité militaire eût mis son veto à un mariage que son passé rendait impossible, ses amants pouvaient facilement échapper à sa jalousie morbide. Un changement subit de garnison, loin, là-bas, dans le bled, lui interdisait de les suivre. On voit mal, dans un poste avancé du Sud, une moukère suivant l'élu de son cœur. Pas de femme, comme on chante dans le *Petit Duc*.

Un fonctionnaire ou un homme occupant une situation stable faisait mieux son affaire, il lui était difficile d'échapper à sa griffe : c'est pour cela qu'elle choisissait de préférence les docteurs.

Le docteur Slovak, sur qui elle jeta son dévolu, pouvait fort bien un jour ou l'autre passer sous ses Fourches Caudines. Rêveur, souvent « dans la lune », semblant détaché des contingences de ce pauvre monde, il pouvait apparaître comme une proie relativement facile.

Et le jour où la mégère non apprivoisée entra chez lui, ce fut un jour fatidique, à marquer d'une pierre noire.

A-t-elle envoûté cet homme, au caractère puéril et faible, au point de lui faire commettre le crime ?

Elle aida, d'ailleurs, à la confection des mets et servit les hôtes de ses maîtres. Ces derniers vivaient en parfaite intelligence, du moins l'opinion publique est formelle à ce sujet et le geste homicide du docteur Slovak, s'il a vraiment été fait, n'est expliqué par personne.

La sorcière l'accuse formellement. Comment peut-elle le savoir ? A-t-elle vu le toubib verser la poudre de poison ?

Si oui, pourquoi l'a-t-elle laissé faire et pourquoi a-t-il fallu qu'on l'emprisonnât pour qu'elle se décidât à parler.

On conçoit aisément que cette ténébreuse affaire fasse l'objet de commentaires passionnés. Le docteur est en prison sous le coup d'une accusation terrible étayée par les accusations énergiques de la jeune femme. La puissance maléfique de cette dernière est commentée par tous, et on met sa dénonciation sur le compte d'une déception sentimentale. Seulement, ça, c'est l'opinion publique, dont il faut parfois tenir compte, mais qui n'est pas toujours parole d'évangile.

De son côté, avec la dernière énergie, le docteur nie toute participation à ce crime odieux, qui détruit son foyer qu'il n'a jamais eu l'intention de refaire, du temps que sa femme vivait. Le pays n'est pas partagé. Presque unanimement, on accuse la Mauresque du crime. Partout où elle a passé, elle a laissé de détestables souvenirs et ses certificats étaient la plupart du temps ou faux, ou arrachés à la pitié ou au chantage.

Les indigènes viennent en foule devant la maison du toubib, le croyant libéré.

— Bon toubib, pas coupable, murmurent-ils. C'est fathma ben Sahouceine, la maudite d'Allah.

De la foule, une rumeur monte et grandit, rumeur d'indignation au travers de quoi perce l'angoisse qui étirent les cœurs. Il lui apparaît qu'un innocent paye en prison le crime d'une coupable, faisant profession de sorcière, de fée maléfique. Elle murmure : Les Dieux ne veulent pas cela.

E. DELEPINE.

absorber une cuillerée d'élixir parégorique. A peine l'eût-elle bue qu'elle tomba raide morte sur son lit.

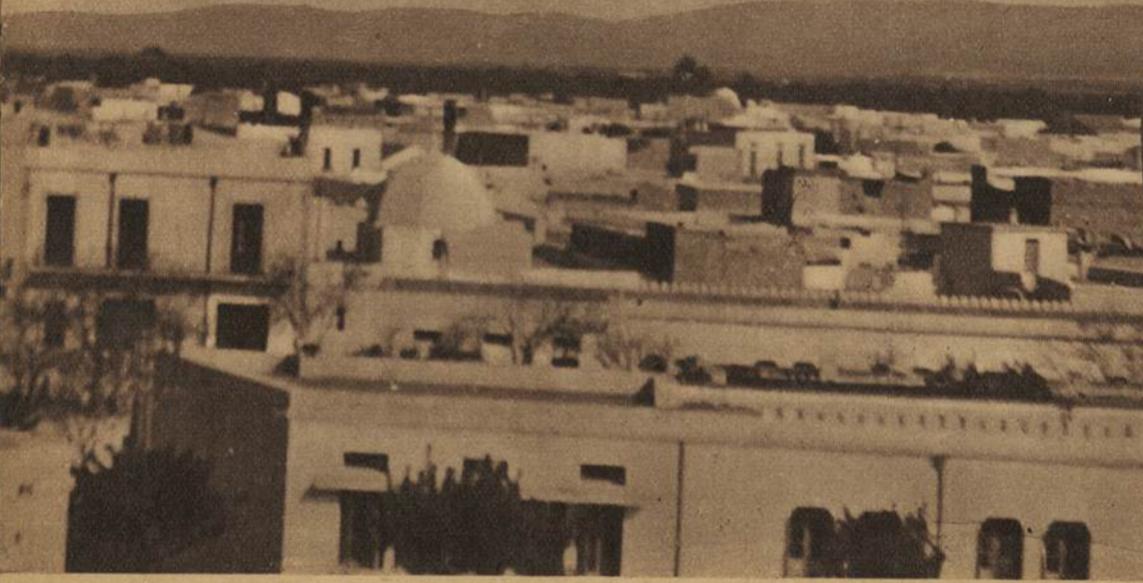
Montrant les signes d'un réel et immense désespoir, le docteur Slovak demanda immédiatement l'autopsie du corps, soulignant l'anomalie de cette chute brutale de tension et ne sachant à quoi l'attribuer. Le major Gounet se contenta de faire un examen macroscopique et conclut une nouvelle fois à une mort par intoxication alimentaire.

## Coup de théâtre

Les obsèques eurent lieu au milieu d'une foule dense où dominait la population indigène. Le lendemain, le procureur de la République, à sa table de travail, décachetait son courrier journalier. Il sur-sauta à la lecture d'une lettre écrite sur un vieux papier quadrillé, malpropre et d'une main malhabile :

« Mme Slovak a été empoisonnée par son mari. »  
En général, une lettre anonyme se jette. Mais la justice ne néglige rien qui puisse faire éclater la vérité. De plus, certains bruits étaient venus aux oreilles du magistrat. Il décida donc l'ouverture d'une information et ordonna l'exhumation du cadavre aux fins d'autopsie. Les viscères furent prélevés et remis au laboratoire d'analyse et de toxicologie de Rabat, cependant que l'enquête était confiée au commissaire Oustric, chef de la Sûreté et à l'inspecteur chef de police, Pierre Vergniolles.

Ce dernier, étudiant minutieusement les premiers





Durant la lecture du chef du jury, laissant tomber inexorablement les oui qui vont les accabler, Weidmann et Million, très droits, impassibles, écoutent la justice des hommes qui passe...

## La magie du verbe

**J'**ATTENDAIS le verdict avec fièvre. Il était vingt-deux heures trente. Les jurés délibéraient depuis 15 heures.

Rien de trouble dans mon état nerveux lorsqu'une sonnette annonça que le jury rentrait dans la salle d'audience publique, que les lustres du plafond s'illuminèrent, quand des exclamations jaillirent de la foule entassée.

Rien de trouble mais une fièvre provoquée par le grand thaumaturge de Moro-Giafferri. Deux jours plus tôt, sa plaidoirie m'avait bouleversé.

Moderne Sisyphe, il avait réussi à enchaîner Thanatos, le dieu de la mort, mais il devait recommencer sans cesse son éternel travail, inutile, écrasant, qu'il faut toujours reprendre pour vaincre les dieux courroucés. Or, ce jour-là, mercredi dernier, de Moro-Giafferri trahit de Moro-Giafferri, Lui que l'on sait surhumainement éloquent, lui que l'on dit amoureux des éloges consentit à la plus grande simplicité. Il dépouilla tout artifice ; il dépouilla tout son art ; il se présenta devant les hommes, humble, dénué de sa magie verbale. Somptueux esclave de l'éloquence, il ne fit que lire des rapports d'experts, de médecins, de psychiatres. Puis le ton monta pour expliquer comment l'enfant de Francfort était devenu le tueur de *La Voultze*. Et ce fut l'hymne pur de la tendresse française opposée à la dureté allemande. Ce ne fut d'ailleurs pas le meilleur morceau du grand lyrique et, personnellement, je ne me laisse pas prendre au piège du couplet sur la différenciation des races. C'est un travail d'avocat, sans plus.

# WEIDMANN ET MILLION *Sauver*

## L'omission d'un paragraphe

*Weidmann et Million sauveront-ils leur tête à la faveur d'un vice de forme ?*

*Un de nos plus compétents juristes a bien voulu nous éclairer de son avis autorisé.*

**L**e président Laemlé renvoie le jury dans la salle des délibérations. Là, seuls et suivant les inspirations de leur conscience, les jurés vont répondre par « oui » ou par « non » aux quatre-vingts questions qui leur sont posées.

Six heures s'écoulent.

Enfin l'oracle se prononce : « Monsieur le chef du jury, veuillez faire connaître à la cour le résultat de votre délibération ? » dit le président et, la main droite placée sur le cœur — ainsi le veut la loi — le chef du jury lit le verdict.

Pas de circonstances atténuantes accordées à Weidmann et Million ! Le verdict est muet sur ce point. C'est la peine de mort !

Tout est perdu pour les accusés !

Non ! M<sup>e</sup> de Moro-Giafferri, à ce moment, se révélant une fois de plus aussi fin procédurier que grand avocat d'assises, s'écrie :

— Le jury, dans les affaires Frommer et Lesobre, avait accordé les circonstances atténuantes à Weidmann et à Million. Il n'a modifié sa décision qu'après avoir sollicité les explications du président dans la salle de ses délibérations. Il a rayé le passage accordant aux deux accusés les circonstances atténuantes, mais il n'a pas approuvé cette rayure. Le verdict est nul !

Cette approbation était, en effet, capitale. Pour être valable, le verdict doit être signé par le chef du jury et paraphé s'il existe, comme dans le cas, des rayures, et cela à peine de nullité.

Si les formalités complexes, nombreuses, irritantes, prescrites par la loi ne sont pas observées, « rien ne va plus ».

Pourquoi, direz-vous, tant de formes avec MM. les assassins ? Prirent-ils autant de précautions pour envoyer de vie à trépas leurs victimes ?

Certes ! Mais n'oublions pas que nous sommes en France, où l'accusé est réputé innocent jusqu'à condamnation, où la vie humaine est respectée.

Ici, tout ce réseau de mailles protectrices est en faveur de l'accusé.

## Leur dernière chance

Casser un arrêt de cour d'assises n'est point bagatelle. La Cour de cassation n'a recours à cette solution héroïque qu'à l'exception. Le procès Weidmann aura coûté cher au Trésor et s'il fallait le recommencer...

La loi exige la signature du verdict par le chef du Jury et dans son avertissement le président de la cour d'assises invite toujours les jurés à : « Dater et signer la feuille des questions à la suite des réponses, et s'il existe des surcharges, des renvois, ou des mots rayés, à les approuver par une mention spéciale suivie de sa signature. »

Si cette formalité a été omise, les pourvois de Weidmann et Million ont indiscutablement quelque chance d'être admis.

Vous objectez : « Les jurés ont voulu la condamnation à mort de Weidmann et Million ! »

Nous répondons : « Lorsqu'il s'agit de la tête de deux hommes, la loi doit être observée, ou bien il est parfaitement inutile de prolonger trois semaines durant un tel procès ! »

Dans le cas, les jurés pouvaient-ils réparer leur omission ?

Certes !

Renvoyés par le président dans la salle de leurs délibérations, leur chef n'avait qu'à approuver les mots raturés.

Cette formalité accomplie, le verdict était alors inattaquable.

## Si l'arrêt était cassé

Puisque nous sommes dans le champ des hypothèses, admettons que l'arrêt prononçant contre Weidmann et Million la peine capitale soit cassé.

Est-ce, pour les deux criminels, la vie sauve ?

Très probablement ! Pourquoi ?

Parce que les jurés, souvent spiritualistes, voient dans un tel concours de circonstances des influences supérieures s'exerçant en faveur des accusés. *Hic est digitus Dei !* Ils accordent à l'ordinaire, devant la nouvelle cour d'assises où recommence le procès, les circonstances atténuantes.

Certes, cette règle n'est point sans exception. Ainsi Delafet, qui assassina six personnes de sa famille à Agen, condamné à mort par les assises de Lot-et-Garonne, fut, après cassation pour vice de forme de l'arrêt, condamné une deuxième fois à Bordeaux et exécuté devant le fort du Hâ.

Aussi lorsque, dans une splendide envolée, M<sup>e</sup> Moro-Giafferri s'est écrié, parlant du cas de cassation qu'il a si miraculeusement découvert : « Réjouissons-nous : l'échafaud ne jouera pas sur cette place ! », il ne pouvait donc affirmer que « La Veuve » ne se dressera point un jour sur une autre place que celle de Versailles.

★★★

*Moro-Giafferri livre sa suprême bataille : en moins d'une heure, il soulèvera trois cas de cassation ; il arrachera peut-être deux misérables vies à la mort...*



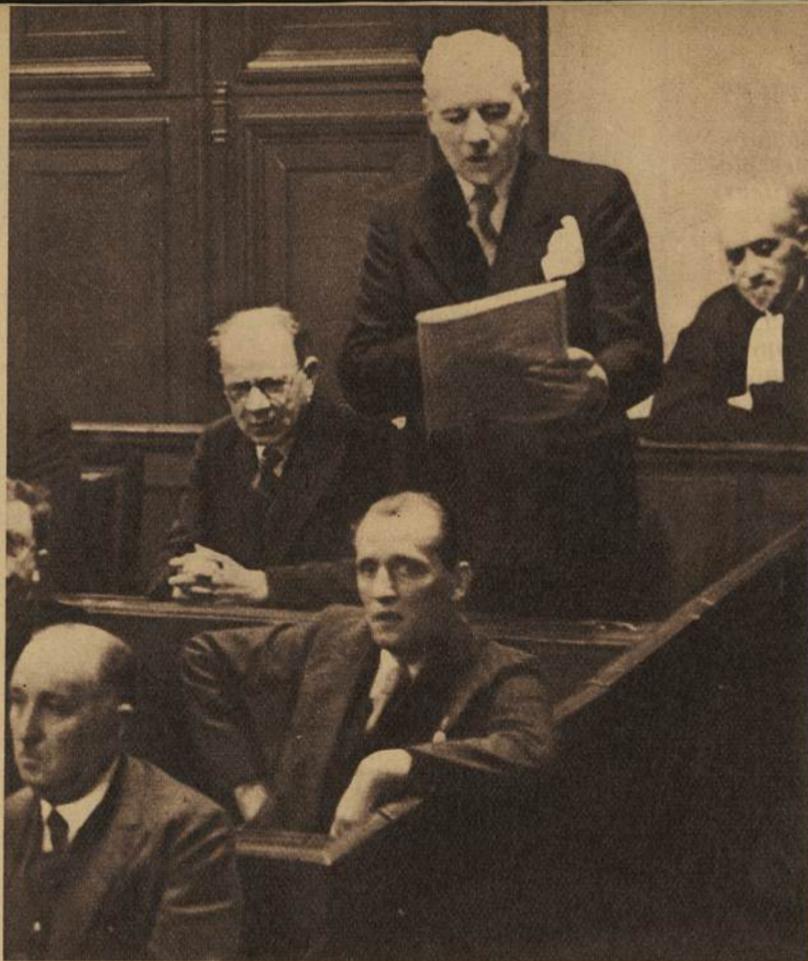
Il fallut attendre le vendredi soir, le soir du verdict, pour retrouver le lion.

Donc, quand le chef du jury eut lu toutes les réponses des jurés aux 80 questions, quand les oui tombèrent comme des couperets de guillotine, il n'y avait plus, dans la salle d'audiences publiques, qu'un sentiment unanime : tout était fini pour Weidmann et Million ; pour eux les destins étaient tranchés.

C'est alors que Moro, ramassé sur lui-même, bondit. Quelle proie choisissait le lion ? La plus imprévue, la plus forte, la plus inaccessible, la plus inexpugnable. Il provoquait, tout à la fois, dans sa détente, les juges populaires, les juges permanents, l'opinion publique. Il visait haut, il visait loin et sa griffe allait atteindre mortellement un ennemi qui, déjà, se croyait vainqueur. Il soulevait un cas de cassation (on lira, par ailleurs, la discussion juridique sur ce point) ; il en soulevait un deuxième, un troisième. Il n'y eut bientôt plus que lui dans la salle ! lui et son évocation : la Loi, suprême sauvegarde des déshérités, des misérables. Il criait : « Juges de mon pays, vous m'avez écouté, mais vous ne m'avez pas entendu ; mais quelque chose est plus fort que vous : la Loi tutélaire. » Quel sublime morceau sur le rôle de la défense ; quel sublime morceau sur l'attention du législateur à composer un texte. Tout vivait !

Et j'attendais d'autres miracles encore ; il ne me suffisait plus que Moro eût ressuscité deux cadavres, j'attendais d'autres exploits. On demande toujours trop aux dieux. Le verbe magique de Moro avait fait que ce procès, sordide par bien des points, amené sans cesse, sortait après trois semaines de débats, en éclatante lumière : Jupiter avait tonné !...

Marius LARIQUE.



## PETITES CHOSES sur un grand procès



EST l'après-midi, c'est la soirée du verdict. Si les stalles réservées au public sont remplies de toilettes claires, de ridicules chapeaux et si, dans la tribune d'honneur, circule la photo de Weidmann à 6 ans ; si cette jeune femme a réussi à impressionner un garde en lui passant sous le nez une carte gravée au nom de la générale Noguès, ce qui le fit mettre au garde à vous en attendant d'avoir lu dans les journaux du soir que la générale Noguès n'est ni si jeune, ni si jolie et qu'au surplus, elle venait d'être victime au Maroc d'un accident de chemin de fer ; si l'on plaint M<sup>e</sup> Gérard qui a l'air tellement triste qu'un journaliste croit charitable d'expliquer qu'il a perdu sa mère, voici six mois, et qu'il en demeure inconsolable ; si les vedettes de la planche, du ring ou de la chambre d'hôtel ont déserté ce jour-là, par pudeur, la salle d'audiences où deux criminels attendent que l'on statue sur leur sort ; si ce kaléidoscope d'hommes et de choses éblouit l'œil, il ne faut point en tenir rigueur à ceux qui présidèrent aux difficiles débats de ce procès fabuleux d'où la grandeur ne fut pas exclue grâce au prestigieux de Moro-Giafferri.

Georges Carpentier, que notre directeur égratigna injustement l'autre semaine (il faut — n'est-il pas vrai ? — dire la vérité, même à son patron), Georges Carpentier n'est pas venu. Il est dégoûté d'avoir été si mal compris et que son mouvement d'impatience contre le bruit des conversations alors que plaidait, magnifiquement, son ami, M<sup>e</sup> Delaunay, pour Jean de Koven, ait été interprété comme un désir de se mêler de ce qui ne le regardait pas.

Hier soir, dans son élégant bar de la place de l'Etoile, il se vengeait d'ailleurs spirituellement de mon directeur :

— Puisque vous écrivez à Détective, me confiait-il, dites donc à Marius Larique que non seulement je n'entends pas grand-chose à l'éloquence mais que, même, je n'entends pas grand-chose à la boxe ; que donc, il ne risque pas beaucoup à venir prendre ici, un cocktail.

Et comme il était souriant, à son habitude, je vis bien que Carpentier n'avait point d'intentions anthropophagiques contre les journalistes en général et contre le directeur de Détective en particulier...

Simone FRANCE.

# veront-ils leur tête?

## Les derniers combats

Près d'une semaine s'est écoulée depuis la fin du procès Weidmann, mais il semble, à tous ceux qui ont assisté assidûment aux débats et aux plaidoiries, que ces moments-là ne datent que de tout à l'heure. C'est dire que, malgré son « départ » décevant, l'affaire n'aura pas été de celles qui se déroulent sans apporter nombre d'impressions fortes.

Entre toutes les images visuelles et auditives que la mémoire aura enregistrées pendant ce procès, la prestigieuse figure de M<sup>e</sup> de Moro-Giafferri demeurera particulièrement entourée d'éclat. Je m'abstiendrai, toutefois, de retracer les moments où l'incomparable avocat s'est acquis de nouveaux droits à l'admiration unanime, Marius Larique ayant exalté le génie de M<sup>e</sup> de Moro-Giafferri avec un talent qui ne peut que m'inciter à « rentrer sous terre ». De même, je laisse à l'un de nos confrères particulièrement versé en matière de droit, le soin de rendre compte des problèmes juridiques soulevés au cours des audiences, notamment au cours de la nuit si mouvementée qui fut illustrée par la lecture du verdict.

Mais, outre la juste célébration de la grandeur de M<sup>e</sup> de Moro-Giafferri, outre l'évocation des incidents d'audience au cours desquels il mit si fréquemment en évidence sa prodigieuse habileté, il reste d'autres souvenirs qu'on ne saurait passer sous silence.

L'auditoire ? Je l'ai décrit dans les deux précédents numéros de *Détective* : méli-mélo issu de toutes les classes sociales, pressé dans les stalles plébéiennes, entassé dans la tribune surplombant le fond de la salle, intercalé parmi les ayants-droits occupant les bancs de la presse. Mais il est à signaler que, plus innombrable à la fin du procès, cette affluence fut encore moins modérée dans ses réactions que lors des premières semaines d'audiences.

— Si Million avait été coupable du meurtre de Le Blond, proclamait M<sup>e</sup> Gérard, il ne se serait pas promené à travers la France, sans dissimuler les traits caractéristiques dénonçant son signalement. Il aurait, notamment, caché sa fossette au menton, disant à Colette : « J'ai un rhumatisme ici, mets-moi du gutta-percha »...

Ces mots déchainèrent dans l'auditoire un ouragan de jovialité.

Ceci, également, provoqua une explosion de rires frénétiques :

— Il vaut mieux cent coupables en liberté qu'un seul être humain subissant ou le châtiment suprême ou les horreurs du bagne : la chaleur, les mauvais cachots, les grosses araignées...

Et combien d'autres fois, au cours de sa plaidoirie pourtant fervente, le vénérable défenseur fut-il outragé par l'hilarité de l'assistance. Aussi, l'indignation se cristallisa-t-elle dans le sein émotif de l'éminent avocat ; et quand, aussitôt après le verdict, les protestations d'innocence de son client Million firent surgir de la foule un flux véhément de : « Hou ! Hou ! », M<sup>e</sup> Gérard ne peut plus se contenir. Tourné vers le public à qui cette répréhensible manifestation valut d'être immédiatement refoulé à l'extérieur de la salle, le malheureux défenseur exprima son courroux par ce cri répété :

— Cannibales ! Cannibales !...

Il convient, néanmoins, de rendre un hommage ému à M<sup>e</sup> Gérard pour son admirable dévouement à la cause du triste Million. Le digne avocat se prodigua autant qu'il le put en efforts moraux et physiques pour essayer de sauver son client. Et il fallait l'observer au moment de la lecture du verdict implacable. Tourné vers Million, les mains sur celles de celui-ci, les yeux douloureusement levés vers le visage du condamné à mort, on voyait, au tremblement de ses lèvres, qu'il murmurait : « Du courage ! Du courage ! », comme un prêtre assistant un agonisant...

M<sup>e</sup>s Planty, très digne, M<sup>e</sup> Jardin, très émue, M<sup>e</sup> Gérard, très bénisseur, M<sup>e</sup> Zévaès, très sincère, surveillent le dernier sursaut du grand fauve, M<sup>e</sup> de Moro-Giafferri...

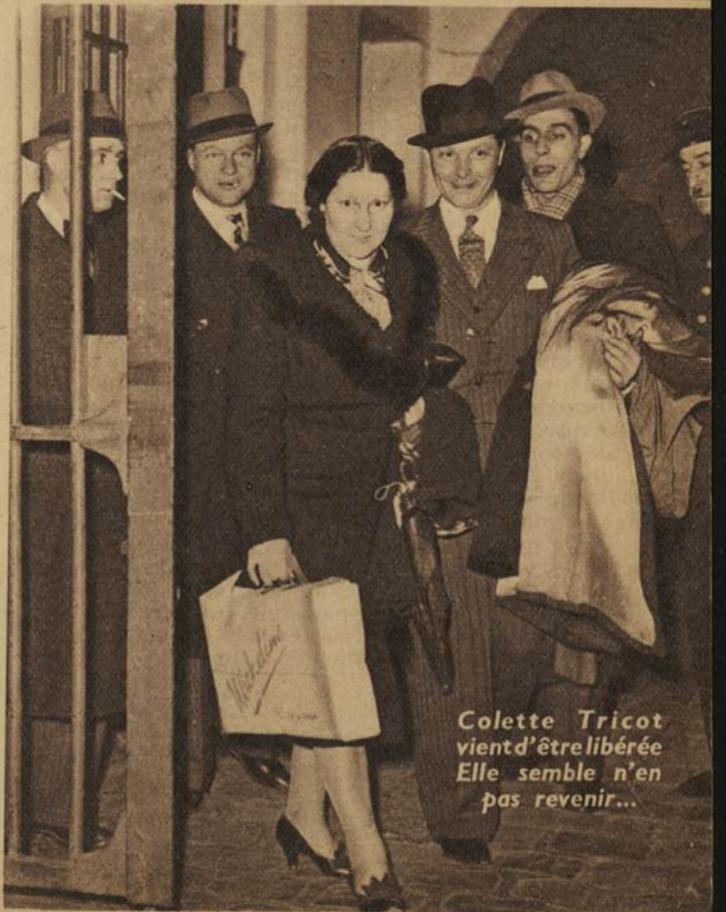


Au reste, on doit reconnaître que tous les avocats de la défense ont tenté vraiment « l'impossible » pour obtenir, soit en faveur de Weidmann, soit en faveur de chacun des autres accusés, un verdict atténué d'indulgence. Plus heureux que ses confrères, M<sup>e</sup> Ravat aura triomphé en obtenant, non sans qu'on en soit « suffoqué », l'acquiescement de Colette Tricot. Mais le succès de M<sup>e</sup> Ravat n'élève rien aux mérites des autres défenseurs. Nous devons saluer en eux, sans exception aucune, des avocats courageux.

M<sup>e</sup> de Moro-Giafferri, le bâtonnier Planty, M<sup>e</sup> René Jardin et M<sup>e</sup> Raoul, tous quatre défenseurs de Weidmann, reçurent d'ailleurs les remerciements du criminel, à peine le verdict de mort venait-il d'être prononcé. Et avec quelle tranquillité souriante le tueur exprima-t-il sa gratitude à ses avocats ! Il leur serra la main avec simplicité, leur parla sur le ton du bavardage presque amical, tout comme s'il avait pris congé de gens aimables, à l'issue d'une charmante soirée ! Et puis, le voilà s'en allant parmi les gendarmes, riant discrètement d'on ne sait quels propos échangés avec eux. En passant sous la pendule, il remarqua qu'il est minuit et son visage exprime alors cette pensée : « Déjà si tard ? Eh ! je n'ai plus l'habitude d'être encore dehors à cette heure-ci... » Lui qui, ces jours derniers, paraissait de plus en plus morose, il semble détendu, délivré, rénové, dès le moment où il s'est entendu condamner à mort.

Million, lui, juste avant le verdict, avait le teint olivâtre ; et, bien que voulant s'imposer le contrôle de soi-même, il n'avait pu s'empêcher de trahir sa nervosité, en s'écriant : « Je suis innocent. Je n'ai toujours été que l'instrument de Weidmann. Je proclame mon innocence en invoquant ma grand-mère ! » Mais, frappé par le jugement impitoyable, il donne l'impression d'avoir reçu un coup terrible au creux de l'estomac : son visage pâlit soudain, puis rougit ; ses yeux brillent de larmes qu'il parvient cependant à refouler, son regard clair est devenu foncé. Sitôt qu'il est à demi ressaisi, il renouvelle brièvement ses protestations d'innocence, mais la rafale de « Hou ! Hou ! », que j'ai réprouvée plus haut, lui coupe la parole...

Noël PRICOT.



Colette Tricot vient d'être libérée. Elle semble n'en pas revenir...

En dépit des apparences, on n' a pas encore tout dit sur le « milieu ».

Jusqu'à ce jour, nul n'avait décrit la véritable vie secrète des souteneurs, des placeurs, des « tauliers » et autres profiteurs de la prostitution.

Vivant en marge de la société, obéissant à des lois qui font de leur prétendu « affranchissement » un véritable esclavage, nombreux sont les hommes du milieu qui ressentent le besoin d'un dérivatif pour libérer, de temps à autre, leur cerveau des pensées grises qui l'obsèdent.

Seuls les souteneurs de basse envergure se contentent des distractions qu'offrent les arrière-salles des petits bars. Dans la grande et moyenne « bourgeoisie du milieu », se trouvent des « évolués » qui pratiquent, toujours en secret et parfois en virtuoses, un de ces « violons d'Ingres » dont notre collaborateur Harry GREY vous révèle aujourd'hui, — et pour la première fois — l'existence.

# VIOLONS D'INGRES

GRAND  
REPORTAGE  
PAR  
HARRY GREY



L'IDÉE première de ce reportage est née d'une question à moi posée par un souteneur à cheveux blancs.

Cet homme, que nous appellerons, si vous le voulez bien, Paulo le Marseillais, me demanda :

— Au fait, avez-vous déjà vu un homme du milieu fumer la pipe ?

— Où voulez-vous en venir ?

— Simplement à vous démontrer que vous autres journalistes, qui croyez connaître à fond le milieu — étoffe et doublure — vous n'en avez prospecté que la surface, le côté spectaculaire.

Nous étions attablés chez Boudon, à Montmartre, dans l'angle sud de ce carrefour Mansart que tranche la rue Fontaine, artère mouvementée dont les trottoirs ont été empuantis, ainsi qu'on sait, par le sang de nombreux règlements de comptes. Paulo le Marseillais lampa une gorgée de pastis, et poursuivit :

— Quand un homme du milieu vous fait des confidences, il prend bien soin de ne vous livrer, à vous le curieux professionnel, que des choses touchant directement au « métier ». Vous recueillez avec application les confidences du marchand de femmes, et vous imprimez, en quelque sorte, ce qui se passe « pendant les heures de bureau ». Mais de sa vie intime, le gars ne vous livre rien, jamais !

— Mon vieux, la vie intime d'un mac me paraît étroitement liée...

— A son métier ? En apparence oui. En réalité non. Sur dix hommes qui vivent de la prostitution des femmes, il y en a au moins cinq qui ont besoin, absolument besoin d'un dérivatif autre que le billard ou les cartes. Ces types-là, dont il n'est pas exagéré de dire qu'ils mènent parfois une double vie — avec domicile régulier, ménage solide et tout ! — ces types-là pourraient matérialiser pour vous le tableau peu commun du barbeau fumant sa bouffarde au coin de la cheminée, les pieds dans ses pantoufles !

Quand un gars en marge se laisse aller à des confidences, il importe de se trouver avec lui en tête à tête. Faute de quoi, il advient toujours qu'un gêneur — ou une gêneuse — lui reproche d'avoir la langue trop longue.

Paulo le Marseillais, bourgeois moyen du milieu, ne loge pas en garni, et c'est dans son petit appartement de la rue de Douai que nous nous transportons.

Décor simple, demeure paisible. Peu importe que, sur le mobilier néo-rustique de la salle à manger, tranche le bois clair d'un petit bar ultra-moderne et le cuir grenat d'une paire de fauteuils américains. L'atmosphère est cent fois plus confortable que celle du « garno » où crouissent tant de ratés du bitume.

— Voilà ! commence Paulo, des années que le curieux professionnel que vous êtes a fait la connaissance de l'outlaw que je suis. Vous étiez présent, en 1929, lors de mon entrée à Lariboisière, où m'avait envoyé le coup de couteau d'un imbécile. Vous vous trouviez, en 1932, dans les couloirs de la P. J. quand les hommes de la Mondaine m'y ont amené, après avoir découvert, dans mes poches, sur la dénonciation d'un pourri, trois malheureux paquets de came. Vous savez que je me contente d'une seule femme, qui travaille pour moi au Caire, d'un bout de l'année à l'autre, avec une coupure d'un mois, qu'elle vient passer ici, en vacances. Vous avez une notion assez exacte de mon pedigree judiciaire...

— De plus, coupai-je en riant, je sais que vos préférences vont aux vêtements clairs, aux voitures rapides, à la cuisine italienne, aux gauloises bleues, je sais encore que vous parlez le français, l'italien, et l'espagnol, que vous détestez la radio et que vous êtes un client assidu des salles d'actualité cinématographique.

— C'est tout ?

— C'est tout.

En me tendant mon cocktail, Paulo sourit :

— Vous voyez bien que vous ne connaissez que ma façade...

D'un tiroir, il extrait un album de photos, l'ouvre.

Les feuillets glissent sous son pouce. Arrêt soudain, sur un cliché d'amateur, où j'aperçois un monsieur en manches de chemise, la pipe au bec, tenant sur ses genoux deux garçonnets. C'est Paulo le Marseillais, en tenue, si j'ose ainsi m'exprimer, de famille.

— Mes petits neveux, sourit le vieux barbeau. Ils ignorent, eux, tout ce que vous connaissez de moi, vous le journaliste. Pour eux, je ne suis que le bon oncle Popaul.

## Double vie

C'EST durant un séjour en prison que Paulo le Marseillais a compris la nécessité, pour le hors la loi, d'un dérivatif à l'existence tumultueuse — aux satisfactions rares — qui est sienne.

— A Fresnes, me dit-il, je travaillais au montage des poupées en bois moulé. Pour ébarber les résidus de moulage, je disposais de tout un jeu de limes, dont la plus petite eût suffi à faire tomber les barreaux de ma fenêtre en moins de dix minutes. Las ! Mes appartements se trouvaient au quatrième étage, et donnaient sur une cour intérieure. Mon exploit ne m'eût pas mené loin. Je me contentais donc de travailler à l'assemblage des têtes, des corps, des membres toujours pareils, selon un gabarit immuable. Et, tout en maniant la lime et les pinces, j'imaginai pour chacune de ces poupées une tête différente, un corps moins uniforme, des membres articulés en fantaisie...

« Une fois libéré, je suis parti pour Toulouse, où j'ai tiré mes cinq ans de trique, recta.

— En fabriquant des poupées ?

— Non. En inventant des modèles de jouets en bois. Des modèles dont j'avais conçu le premier en prison.

Le vieux souteneur ouvre un autre tiroir. Sa main repousse un énorme revolver et dégage une feuille de papier-calque couverte de dessins :

— Tous les dimanches, je travaille là-dessus. Il s'agit, comme vous le voyez, d'un chien à roulettes à articulation fantaisiste. Quand mes croquis seront au point, d'ici deux ou trois mois, je construirai le modèle en bois et je le vendrai à un fabricant. Je ne construis jamais plus d'un modèle par an, car je ne travaille pas pour le rapport, mais pour le plaisir. Quand je travaille, je me sens un autre homme. Je fais, en quelque sorte, une incursion dans le monde légal, et, croyez-le ou ne le croyez pas, j'en éprouve une puissante sensation de soulagement.

Et Paulo le Marseillais ajoute :

— Ce dérivatif, d'autres gars du « milieu » le trouvent en se faisant collectionneurs ; philatélistes ; radiesthésistes ; supporters sportifs ; éleveurs d'abeilles ; propriétaires de lévriers ; artistes peintres ou sculpteurs ; philanthropes... oui, philanthropes... tenez, j'en connais un qui occupe une place importante, en tout bien tout honneur, dans un patronage !

## Ennemi du bruit

ENTRE Paulo le Marseillais, petit bourgeois du milieu, et M. Charles Tondou, propriétaire de maison close dans une ville de garnison, la différence est grande. Alors que le « revenu » annuel

moyen de Paulo ne dépasse guère quatre-vingt mille francs, — ce qui, avouons-le, est déjà un assez joli défilé à la morale courante ! — les « bénéfices » de M. Charles Tondou, taulier de son état, atteignent, dans les bonnes années, le demi-million.

Il va de soi que ce surcroît de profits se trouve balancé par une peu négligeable somme de soucis et d'embêtements-maison : c'est une pensionnaire qui fait la mauvaise tête ; c'est un placeur qui expédie, en renfort de fin de semaine, deux ou trois tocards qui se plaindront, au retour, de « n'avoir rien fait dans cette sale boîte » ; c'est encore un conseiller municipal pudibond — qu'il dit ! — dont tous les efforts tendent à obtenir des « huiles » la fermeture sans phrases et sans recours de l'établissement ; c'est le scandale, toujours à craindre quoi qu'on en dise, que peut provoquer un quarteron de souteneurs mécontents, — la preuve c'est que, chez M. Tondou, le comptoir de la grande salle porte les traces d'une demi-douzaine de balles blindées que leur expéditeur destinait à la panse du maître de céans — et je me garderai d'oublier les fournisseurs, qui exigent d'être payés cash.

Ce n'est pas un dégoût intermittent pour l'illégalité qui a poussé M. Charles Tondou à chercher un dérivatif à son peu reluisant métier. M. Charles Tondou se targue de posséder à la fois un casier judiciaire vierge et une fortune que le met à l'abri des tentations.

Il est dix heures du matin. Laissant l'établissement hospitalier derrière nous, nous arpentons, M. Charles Tondou, Paulo le Marseillais et moi, les rues étroites de la vieille ville.

Tout comme Paulo, M. Charles Tondou a cherché un dérivatif dans l'invention, ou, pour être exact, dans le perfectionnement d'une invention. Tous les deux ans, on déplaite sa rue à trois ou quatre reprises. Son dégoût pour les bruits à répétition constante lui a fait prendre en horreur les perforieuses à air comprimé, et il occupe ses moments perdus en mettant au point un dispositif silencieux grâce auquel les défonceurs de rues pourront œuvrer à plein





— Chaque pièce, me précise-t-il, est brevetée. Dans l'impossibilité où nous nous trouvons d'éviter à la machine l'adjonction d'un poids supplémentaire, nous avons résolu la question par l'absurde, en augmentant du simple au double ce poids.

— Mais il vous faudra des hercules !

— Non. Avec mon système, les ouvriers, n'auront plus à soulever les perceuses, mais simplement à les conduire, au bout d'une tige.

Il me montre une maquette, mi-grandeur, de sa machine. On dirait une sorte d'obus posé debout sur le sol. De la fusée émergent des tuyaux d'air comprimé.

— Tout se passe à l'intérieur. Ecoutez...

J'entends un vrombissement. L'obus sautille presque sans bruit sur sa base caoutchoutée, défonçant *en sourdine* — c'est le terme exact — la plaque de ciment sur quoi il est posé.

Le taulier-inventeur claque des mains, — geste familier qui, mille et mille fois, a dû appeler ces dames au salon. Mais ici, c'est au mécano qu'il s'adresse. Et le mécano, obéissant, passe une sorte de licol de fer autour de la fusée de l'obus-perforateur, qu'il mène ainsi à sa guise, où il veut, comme il veut.

Une question me vient :

— Vous ne me ferez jamais croire, M. Tondu, que vous vous êtes donné tout ce tintouin pour éviter d'être empoisonné, dans votre propre rue, par des perceuses automatiques qui n'y sévissent point, au surplus, de façon continue ?

D'un trait, l'homme se déboutonne :

— Revanche du paria, articule-t-il d'un ton sec. Pour dire les choses brutalement, je fais le commerce de la chair humaine, commerce simplement toléré où je n'ai pas même le droit d'apparaître en nom...

Petits ou gros, les hommes en marge possèdent à un degré prodigieux la faculté de s'attendrir sur eux-mêmes. J'eus l'impression que la voix du taulier-inventeur Charles Tondu se mouillait :

— L'argent n'est pas tout, continua-t-il. Un jour, excédé par le tintamarre de ces saloperies de perceuses, j'ai eu le culot de faire ce que des tas de gens ont fait avant moi : j'ai rendu visite à ces messieurs de la mairie, afin de les prier, oh ! bien poliment ! d'intervenir auprès de l'entrepreneur pour hâter les travaux.

— Et ces messieurs vous ont ri au nez ?

— Non. Cela a été pis. Ils ont paru stupéfaits, renversés. Quoi ? Je me permettais, moi le commerçant toléré, moi le paria, de protester contre un état de choses que la foule immense des honnêtes gens était bien forcée d'accepter ? Vrai, il fallait que j'aie perdu le sens de la mesure — et on ne prit pas des gants pour me le faire comprendre. Aussi, en prenant congé, chapeau bas, je décidai que mon handicap de paria ne m'empêcherait pas d'obtenir, tôt ou tard, la fin de cette servitude bruyante ! A ce jour, mes expériences m'ont coûté deux cent vingt-

**Au cours de ce reportage, notre collaborateur Harry Grey (ci-dessus) a interviewé des hommes du milieu collectionneurs, inventeurs, artistes peintres, philanthropes...**

cinq mille francs, et la mise au point du modèle définitif verra la fin du trois centième billet. Mais quelle revanche, hein ! Quelle belle revanche !

## Tenancier et philatéliste

ON inaugurerait, dans un aéroport du Midi, une nouvelle ligne d'avions, dont l'itinéraire, d'un terminus à l'autre, dépassait six mille kilomètres. Un timbre spécial ayant été gravé, des philatélistes étaient venus apporter des paquets de cartes postales où figurait leur adresse, escomptant, en cas de réussite du raid, un prompt retour de ces missives.

Le soir venu, un dîner amical réunit ces amateurs de timbres, et, dès les hors-d'œuvre, l'incident éclata. Se dressant tout à coup, un convive désigna, de son index tendu, l'homme qui lui faisait vis-à-vis :

— Je savais bien, hurla-t-il, que je vous avais déjà vu quelque part. Veuillez quitter immédiatement cette table. Il est inadmissible que des honnêtes philatélistes comme nous, dinions avec un patron de lupanar !

M. Lucien Mignot — plus connu, jadis, sous le surnom de Lulu-le-Marin — jeta sa serviette, et s'enfuit, vert de honte, toute réaction abolie.

Des « macs » en retraite, se sont vus interpellés par le marchand de viande philatéliste :

— Dis donc, Jojo, tu as bien expédié quelques « colis » à l'autre bout du monde, du temps que tu bombais encore le torse dans ton quartier ?

— Sûr, rétorque, neuf fois sur dix, l'ancien du « turf ».

— Ces garces-là t'ont bien écrit quelques lettres...

— Sûr.

— Eh bien, si tu as gardé les enveloppes, je vais peut-être pouvoir t'offrir l'apéro...

En me montrant sa collection, M. Mignot me confia :

— Pour les timbres, le milieu, c'est une véritable mine d'or. Chez des parents de vieux forçats, j'ai découvert des Nouvelle-Calédonie et des Guyannais très rares. Tenez, regardez ce Brésilien. Il date de 1876. C'est le frère d'un évadé de cette époque qui m'en a fait cadeau. Les « timbres d'évadés » à eux seuls, couvrent les deux Amériques, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, et une partie de la Chine, du Japon et des Indes...

— Je ne suis point, me dit M. Mignot, de ces veinards que la prostitution seule paraît avoir enrichis. Pour faire ma pelote, il m'a fallu trafiquer d'un peu de tout, dans tous les coins. C'est ainsi que j'ai fait de la drogue à l'époque où les vendeurs auraient quasiment pu la proposer, sans gros risques, aux terrasses des cafés. Un soir que je me trouvais au Havre, en qualité d'exportateur, voilà que je tombe, au coin de la rue des Galions, sur un attroupement occupé à regarder un macchabée, tout dégouttant de sang, que les flics hissaient sur une civière roulante.

« J'avais affaire rue des Galions. Tout ce beau monde parti, au cul de la civière, je demeurai là, le temps d'allumer une cigarette, et soudain, en jetant ma suédoise, j'aperçus un portefeuille, que ma propre ombre me cachait, et qui paraissait rudement gonflé. Mon instinct d'outlaw m'ordonnait impérieusement de m'éloigner en toute hâte, sans faire le geste de me baisser vers cette redoutable trouvaille. Mais la

rendement en tenant, si le cœur leur en dit, une conversation à voix basse !

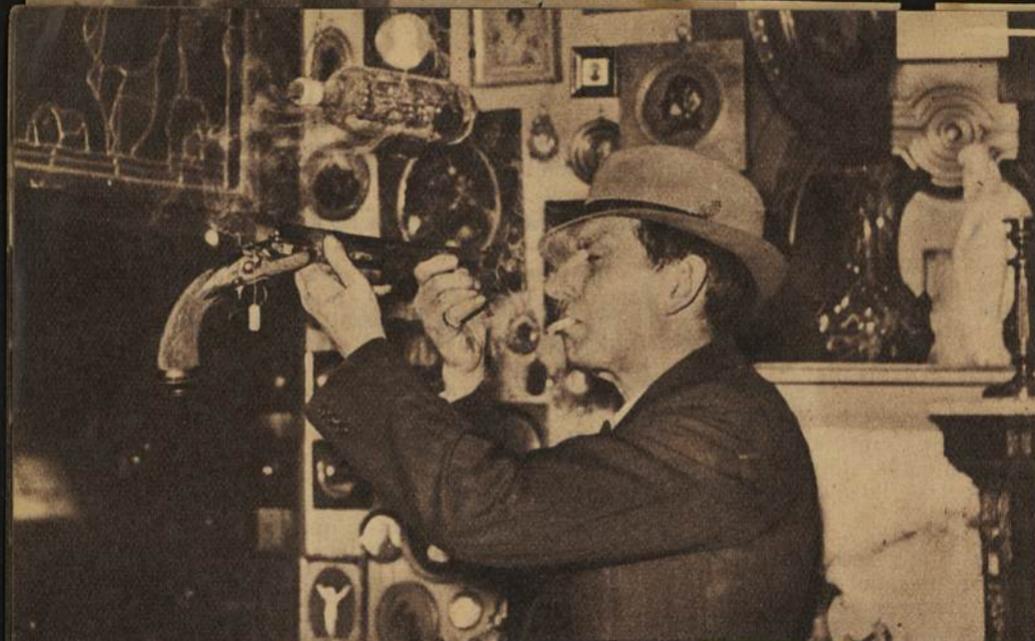
M. Tondu poussa la porte d'un hangar. Dépouillant, d'un seul coup, sa personnalité de tenancier de lupanar, il n'était plus qu'un inventeur faisant les honneurs de son atelier.

Un mécanicien, occupé à souder une pièce, releva la tête. M. Tondu me désigna un coin qu'encombraient un gros tas de ferraille :

— Vous ne pouvez imaginer les difficultés que nous avons rencontrées pour atténuer le raffût d'une perceuse à air comprimé sans diminuer le moins du monde son rendement... Voyez, nous avons tout essayé... enveloppement caoutchouc, enveloppement liège, enveloppement *sonorless*, — un revêtement américain fabriqué avec la tige des cannes à sucre.

M. Charles Tondu n'a pas l'intention de faire, comme il dit, cadeau de sa sueur aux capitalistes internationaux qui ne manqueront pas, d'ici peu, de solliciter des licences.





En compagnie du reporter, le collectionneur d'armes anciennes fait la tournée des antiquaires, attentif à n'acheter que des pièces uniques, façonnées avec amour par des artisans-armuriers d'autrefois.



tentation fut trop forte. D'un mouvement rapide, j'empoignai la pochette de cuir, l'enfonçai dans ma poche, et, remettant à une date ultérieure mon rancart, je rentrai à mon hôtel.

« A l'abri dans ma chambre, j'ouvris le portefeuille. Il contenait deux billets de cent francs et cinq pochettes de celluloid pleines de timbres rares. Ayant rasé les deux billets, ma première impulsion fut de jeter le reste dans les cabinets. Mais, après réflexion, je jetai les pochettes dans ma valise, à l'instant même où des coups violents ébranlaient ma porte.

— Police ! Ouvrez, au nom de la loi !  
Ainsi j'avais été vu, dénoncé. J'étais « bon ». En un clin d'œil, je replaçai les deux billets de cent francs dans le portefeuille, et courus ouvrir. Dix minutes plus tard, au commissariat, je me voyais contraint et forcé de signer le procès-verbal qui « m'épinglait » pour « vol d'un portefeuille contenant deux billets de cent francs... ».

Mon taulier-philatéliste fit briller un sourire :  
— Après avoir connu les sueurs de la plus raide des angoisses, à la pensée qu'on allait peut-être m'accuser de l'assassinat du gars propriétaire de ce portefeuille de malheur, je m'attirai l'indulgence de la justice en avouant, de mon propre chef, que la collection de timbres qui se trouvait dans ma valise, appartenait, tout comme les deux billets de cent francs, au mort, ou plutôt à ses héritiers, des pêcheurs de Ouistreham. Il y en avait pour soixante mille francs ! En apprenant, dans ma prison, cette nouvelle, je décidai qu'à ma libération je m'occuperais un peu de philatélie !

M. Lucien Mignot termina :  
— Je ne pensais, à ce moment-là, qu'au profit. Mais depuis j'ai compris. Des timbres, j'en achète, mais je n'en vends jamais. Et quand je m'occupe de coller une pièce rare dans un de mes albums, j'oublie qu'après tout je ne suis qu'un tenancier de maison close qui, pour parler comme ma femme, s'amuse avec un passe-temps d'honnête homme !

### M. L..., collectionneur

CHEZ les antiquaires, M. L..., collectionneur, a la réputation d'être un connaisseur en matière de pistolets anciens. Mais nul ne se doute que, derrière cette personnalité, se cache Robert l'Oranais, un homme du voyage, grand pourvoyeur des établissements hospitaliers chinois, indochinois et ceylanais.

Tout d'abord, il m'a fort mal reçu :  
— Ah ! C'est Paulo le Marseillais qui vous a donné mon adresse ? Eh bien, vous pouvez lui dire de ma part que je ne le remercie pas. Les journalistes, je ne peux pas les souffrir !

Dans notre métier, nous en voyons bien d'autres. Sans m'émouvoir, je hasardai :

— Un mot encore. J'ai oublié de vous dire que je suis moi-même collectionneur d'armes anciennes.

D'un seul coup, le visage du gars s'éclaira d'un sourire. L'homme du milieu s'effaçait. Je n'avais plus devant moi que le collectionneur, le confrère.

— Que collectionnez-vous ? s'enquit-il.  
— Les pistolets de gendarmerie et de police, répondis-je, au surplus sans mentir.

Robert l'Oranais fit la grimace :  
— Je vais vous montrer mieux. Moi, je ne m'intéresse qu'aux pistolets anciens vraiment originaux, dont il n'existe qu'un exemplaire unique, ouvrage avec amour par un maître-armurier d'autrefois.

La collection de vieilles pétoires de ce trafiquant d'esclaves blanches est vraiment magnifique. Il y a là un pistolet « coup de poing », avec un poignard et casse-tête ; un pistolet d'arçon, sur le canon duquel un damasquiner a gravé, or sur acier, une vue complète de Tolède ; un revolver à barillet à vingt-cinq coups, véritable mitrailleuse datant de 1825...

— Vous voyez, me dit Robert l'Oranais, la rapidité du tir de cette arme était obtenue par la suppression de la gâchette. Il suffisait au tireur de soulever le chien, d'un brusque mouvement du pouce, et de le laisser se rabattre. En trente secondes, le barillet était vidé !

D'un ton ironique, il précise :  
— Le hic, c'est qu'il fallait plus d'une demi-heure pour recharger.

Harry GREY.

(A suivre.)

# Un sensationnel reportage sur LYON, VILLE DU MYSTÈRE

Les forces naturelles inconnues au secours de toutes les souffrances humaines par le "sérum moral" ou le don surprenant d'un Lyonnais mis à la portée de tous.

Philippe ? — Au début du siècle, aucun de ceux qui figurent sur les gothas de la gloire ne fut davantage connu.

Venu de son pays natal, Philippe obtint à Lyon de tels succès dans le « magnétisme médical », que Saint-Pétersbourg le manda. Admis à la cour de Russie, il ne tarda pas à y supplanter les plus intimes conseillers des souverains. Il avait rang d'ambassadeur.

Aussi connu en France est, de nos jours, le « cas » Gaillard. Ne revenons pas sur la réussite exceptionnelle de ce Lyonnais extraordinaire qui, voici dix ans, tenait la première page des grands journaux d'information.

On connaît les expériences concluantes de Gaillard, celles pratiquées en présence de l'huissier, pour le profane qui « a besoin de se rendre compte ».

### Résultats merveilleux à distance

Cette miraculeuse action opère comme par enchantement sur tous les maux, sur toutes les peines, sur toutes les inquiétudes, partout où un corps réclame un secours, partout où une âme gémit.

De l'étranger et de tous les coins de la France, les lettres affluent chaque jour, par centaines.

### Deux lettres

#### parmi des centaines d'autres

Et à ce sujet, je ne puis résister au désir de reproduire, tout en gardant la discrétion sur les adresses des envoyeurs, deux lettres pleines d'éloges.

La première émane de la région du Nord :

« J'ai le grand plaisir de vous témoigner ma joie ; ma chère femme est guérie, je crois rêver... parce que, monsieur, c'est un miracle... L'avoir vue dans l'état où elle était, et la voir maintenant : elle est restée quatre mois dans son lit, nuit et jour sans dormir, et j'oserais dire sans manger (une tasse de lait par jour), et trois piqûres de somnifère journellement. J'étais, monsieur, désespéré — et voilà que sur ma route de détresse, se trouve un sauveur, et que ce sauveur, c'est vous... »

La seconde lettre émane d'un médecin très connu ; il écrit :

« Je connais l'effet parfaitement favorable de réconfort moral sur les malades et les maladies, et je me plais à reconnaître que vous avez toujours été très correct dans votre correspondance et que vous avez toujours conseillé de suivre les traitements médicaux... »

Ce qui attire ainsi sur Gaillard la sympathie du corps médical, c'est que, toujours, il recommande à chacun de ses correspondants de continuer à voir le médecin traitant et à suivre ses prescriptions, car il estime avec juste raison que l'action du médecin et du psychanalyste ne peuvent que se compléter, surtout quand il s'agit de sauver des vies humaines ou d'apaiser les derniers moments d'un mourant.

### Le "sérum moral", véritable accumulateur d'énergie, de vie, de santé

Ce sérum injecté à distance, par la seule puissance de cette étonnante volonté, « remonte » le moral des affaiblis, car seul un bon moral est le facteur certain d'une guérison en cours.

Les dépressions nerveuses, insomnies, tremblements, anémies cérébrales, neurasthénie, dégoût du travail, idées noires, phobies, tics, passions,

chagrins intimes, ne résistent pas l'action à distance de Gaillard.

### Nous avons vu un ancien timide guéri

Nous avons vu un grand adolescent — qui fut autrefois timide... — venant remercier celui qu'il considère comme son sauveur.

C'est pourquoi tous ceux qui rougissent pour un rien, ceux qui manquent de mémoire, les bégues, les vaincus de la vie, ceux à qui rien ne réussit, les malchanceux, les déshérités, trouvent auprès du célèbre psychanalyste la fin de leurs maux, le dernier chapitre de leurs misères.

### L'avenir peut sourire à tous

Que ceux qui disent, le front bas, l'air découragé, l'esprit las : « Ah ! je n'aurai jamais de chance... » viennent à lui. Il exalte le courage, il crée la force, il fouaille les énergies défaillantes.

Son action secoue les torpeurs, provoque de prodigieux phénomènes tels, que les ennuis s'effacent, la malchance s'en retourne, les difficultés s'aplanissent, les influences néfastes sont anéanties.

### L'action bienfaisante à l'insu

A distance, et sans qu'il soit nécessaire de voir son client, même à l'insu de celui-ci puisque souvent on lui demande d'agir sur la santé, sur le caractère d'une personne sans que celle-ci s'en doute, Gaillard crée en elle un renouveau de vie, celle-ci devient forte, sûre d'elle-même, sa santé se rétablit, le cœur se rassérène, tout réussit, oui, la chance, grâce à Gaillard, n'est plus un vain mot.

### Les abus : alcools, tabacs, chassés à jamais, même à l'insu

Tous les cerveaux avilis par les abus : vins, alcools, tabacs, vices de toute nature, retrouvent leur calme, leur sérénité.

Combien d'épouses, autrefois éplorées, jouissent d'un bonheur sans nuage de la tendresse d'un foyer uni, pour avoir sauvé, même à son insu, et à distance, l'être cher qui sombrait, emporté par la traîtresse passion de la boisson, du tabac, et d'autres plus redoutables encore...

### Santé meilleure, vie plus belle

Prêtre de la santé et du bonheur... tel pourrait s'intituler le Lyonnais Gaillard, qui met au service de tous ceux qui souffrent moralement, physiquement, son pouvoir irradiant, miraculeux, bouleversant, sans choquer les doctrines scientifiques, philosophiques ou religieuses, car il n'y a pas de domaines ou de cas, qu'ils soient physiques, moraux, mentaux, où la puissance personnelle de J. Gaillard ne puisse s'exercer. A. DUMONT.

N. B. — J. Gaillard, 44, rue Franklin, à Lyon, adressera gracieusement sous pli fermé, sans signe extérieur, aux lecteurs et lectrices de ce journal qui lui écriront, tous les détails sur ce qui les afflige, une documentation intéressante et sa brochure de plus de 60 pages : « Comment, Pourquoi ? », où il décrit comment il découvre son pouvoir, l'appliqua et obtint les plus beaux résultats, et... désireux de mettre ses facultés à la portée de tous, à toutes personnes lui écrivant d'ici huit jours en se recommandant de ce journal, il fera bénéficier d'une semaine de l'application gratuite de son action par télé-z-ondes et télé-magnétisme.

Joindre 2 fr. 50 pour frais et 10 fr. pour l'étranger, en un coupon réponse.

LES ROULEAUX COMME LES BOUCLES  
SE FONT PARFAITEMENT AVEC LES ÉPINGLES



Toujours et partout  
les meilleures

- LES PLUS RAPIDES - Toutes coiffures en 10 minutes seulement par pression électro-magnétique.
- LES PLUS SÛRES - Ne peuvent en aucune façon couper, casser, brûler ou détériorer les cheveux.
- LES PLUS PRATIQUES - Légères et faciles à employer, sans aucune gêne, même pour les oreilles - pas de caoutchouc périssable.

Les seules garanties

Durée illimitée. Entière satisfaction sinon remboursement immédiat.

WEST ELECTRIC (Dep<sup>o</sup> 57), 26, r. de la Peplière, Paris



7 frs la carte de 4  
SE MEFIER DES CONTREFAÇONS

EXIGEZ NOTRE NOM & ADRESSE SUR CHAQUE CARTE

Pour **MAIGRIR**  
de 1 à 30 kilos

prenez des cachets DELLOVA qui font maigrir progressivement de 4 à 5 kilos chaque mois, sans régime, en secret et sans danger pour la santé.

Recommandés par le corps médical  
La boîte 17 fr. Envoi discret fco c. rembt par Lab. J. D. Lafosse, 48, avenue de la République, Paris.

**A NOS FRAIS**

Essayez notre merveilleux **STYLO** garanti 10 ans, muni de la fameuse **PLUME PLATINETTE INALTERABLE**

PRIX DE **19 FR.** contre

8 Jours à l'essai à toute personne qui en fera la demande en joignant une enveloppe timbrée **ETS ECONOMAX - Service 87** 165, RUE BELLARD, PARIS-18<sup>e</sup>

la **Timidité**  
EST VAINCUE EN 8 JOURS

par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre 2 frs en timbres. Ecrire au D<sup>r</sup> O. L. FONDATION RENOVAN, 12, Rue de Grimaud - Paris.

**RÉVEILLENZ LA BILE DE VOTRE FOIE -**

Sans calomel - Et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Votre foie devrait verser, chaque jour, au moins un litre de bile dans votre intestin. Si cette bile arrive mal, vous ne digérez pas vos aliments, ils se putréfient. Vous vous sentez lourd. Vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir ! Les laxatifs sont des pis-aller. Une selle forcée n'atteint pas la cause. Seules les **PETITES PILULES CARTERS POUR LE FOIE** ont le pouvoir d'assurer cet afflux de bile qui vous remettra à neuf. Végétales, douces, étonnantes pour activer la bile. Exigez les Petites Pilules Carters. Toutes pharmacies : Frs. 11.75

**LA PLANTE QUI FAIT MAIGRIR**

SANS DROGUES NI RÉGIME avec l'extrait de **GANDHOUR** vous pourrez maigrir du corps entier ou de la partie désirée pour conserver votre allure jeune, votre agilité et mieux vous porter, résultat visible dès le 8<sup>e</sup> jour. Recommandé par le corps médical. Notices et **ECHANTILLON GRATUIT** Laborat. **GANDHOUR**, 8, rue Michodière, PARIS

**MALADIES URINAIRES et des FEMMES**

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétroissement. Blennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. **INST. BIOLOGIQUE**, 59, rue Boursault, PARIS-17<sup>e</sup>

**PARFUM** « TROUBLANT », enchanteur, irrésistible, attire la sympathie et l'amour : 14 fr. et 32,40. Livre : Pour plaire, se faire aimer, de près, de loin. 22 fr. Pour hypnotiser en 3 leçons. 5,10. Livres psychiques, d'amour, etc., Ec. **L'INITIATEUR**, à VIESLY (Nord).

Extraits de  
quelques opinions sur  
**KALA-BUSTA**

Voici, pris au hasard dans notre courrier, quelques extraits des milliers de lettres qui parviennent chaque jour aux Laboratoires Naxolithe et qui expriment la satisfaction enthousiaste des femmes qui emploient Kala-Busta.

Je ne puis plus me passer de Kala-Busta. Ma poitrine s'est raffermie complètement après trois flacons de Kala-Busta. J'en suis infiniment contente. Passés les sentiments de jalousie, de détresse et d'infériorité. Tout le monde me fait des compliments sur ma figure, et à toutes mes amies, je n'ai qu'un seul conseil à donner : faites comme moi. *Mlle H. G.*

...de votre lait Kala-Busta qui agit sur moi d'une façon assez rapide. *Mlle K. C.*

Au point de vue de qualité et d'efficacité de votre produit, je ne peux en dire que du bien, l'utilisant moi-même, et la commande que je vous ai faite vous en prouve le résultat. *Mme O. C. sage-femme.*

Toujours très contente de votre produit, j'en parlerai encore en faisant son éloge auprès de mes clientes, la saison prochaine. *Mme N. B. Produits de Beauté.*

...pour vous dire tout le bien que je ressens de votre Kala-Busta. Mais j'avais ma poitrine tellement abîmée, qu'au premier flacon que vous m'avez envoyé, je n'y ai presque rien connu, mais en ayant trouvé chez mon pharmacien, je suis déjà à la moitié du deuxième et je ressens un bien-être et une légèreté depuis bien longtemps inconnus. Je me sens rajeunir et mes seins, petit à petit, reviennent à leur place. *Mme F. R.*

Ayant obtenu, dès le premier flacon, un résultat, je désire continuer le traitement. *Mme D. M. chirurgien-dentiste.*

...très satisfaite du premier essai, je regrette de ne pas avoir connu Kala-Busta plus tôt. *Mme S. E.*

J'emploie le premier flacon et déjà je constate les heureux effets de la Naxolithe. *Mme R. D.*

J'ai, sur les conseils d'une amie, essayé votre Kala-Busta, ayant la poitrine affaiblie depuis plusieurs années à la suite d'une maternité. Mon premier est à peine fini, et je constate déjà une amélioration très sensible qui m'incite à continuer et à recommander votre produit aux clientes que je vois dans toute la France au cours de mes tournées. *Mme S. C.*

...j'ai déjà employé deux flacons, et après un mois d'interruption, je ne sais plus me passer de ce produit. *Mme U. L.*

...je suis désespérée. Je n'ai que 17 ans et ma poitrine est grasse, molle et tombante. J'ai déjà essayé plusieurs choses, mais une amie, dans le même cas que moi, a maintenant une poitrine merveilleuse et peut aller à la piscine sans honte, grâce à Kala-Busta. Elle me l'a conseillé. *Mlle F. T.*

...dont l'usage me satisfait entièrement. *Docteur D. E.*

Voici quinze jours que je me sers de Kala-Busta, et je suis enchantée du résultat, aussi je l'ai fait connaître à deux de mes amies. *Mme A. M. F.*

Je suis très satisfaite de votre remède. Après quinze jours d'emploi, à ma grande joie, j'ai vu déjà des résultats. *Mme J. L.*

J'ai essayé un flacon de Kala-Busta qui m'a donné de très bons résultats, et je vais continuer. *Mme M. D.*

Je recommande Kala-Busta et beaucoup de mes clientes trouvent, comme moi, ce produit extraordinaire. *Mme M. E.*

Je suis émerveillée des résultats produits par Kala-Busta. Mes seins, qui étaient un peu fatigués à la suite d'une grave maladie, ont maintenant, après usage de deux flacons, une forme superbe, mais je sais bien que, pour que le résultat soit durable, il faut continuer à leur donner des soins et je vous prie donc... *Mme L. T.*

...j'en suis très contente. Ayant été quatre mois alitée, ma poitrine s'était beaucoup abîmée et il y a une grosse amélioration. *Mme I. H. sage-femme.*

Je suis très contente de mon premier essai. Kala-Busta tient ses promesses. Résultats étonnants dès le premier flacon. *Mlle S. E.*

Je suis toujours très satisfaite des résultats obtenus. *Docteur L. N.*

On peut avoir un **BUSTE ferme**  
à n'importe quel âge.



La femme a l'âge de ses **SEINS**  
et les seins ne restent jeunes qu'à force de soins

LA fermeté du buste est le cauchemar des femmes.

Même les plus jeunes s'aperçoivent avec terreur que leur poitrine, si ferme au cours de son développement, manifeste déjà des symptômes d'affaissement. Laissés sans soins, les tissus glandulaire, adipeux et conjonctif, dont les seins sont presque uniquement constitués, s'écroulent sous leur propre poids.

Les seins tombent, deviennent flasques et perdent tout leur charme. Rien de ce qui rend la femme attrayante et désirable ne survit à leur déchéance. Irrémédiable jusqu'ici, mais désormais sans excuse.

**Kala-Busta ranime l'élan vital dans les tissus des seins.**

Incorporée au lait Kala-Busta, la Naxolithe rétablit ou maintient l'élasticité, la force de résistance et la fermeté des tissus glandulaire, adipeux et conjonctif. Elle ranime au fur et à mesure l'élan vital en voie de ralentissement, comme la nourriture entretient les forces de

l'organisme et compense leur déperdition journalière. Des milliers de femmes de tout âge et de toute condition doivent à Kala-Busta un buste bien proportionné, ferme et sans défaut.

**L'amélioration est immédiate.**

L'application du lait Kala-Busta, externe et facile, est l'affaire de deux minutes. Dès la première application, vous sentez un flot de fraîcheur et de bien-être parcourir votre poitrine. Vous voyez votre buste prendre forme et s'embellir. Vous constatez que vos seins se raffermissent instantanément. Cette action immédiate n'est pas éphémère. Elle progresse, au contraire, de jour en jour et d'une manière continue.

**Avant 15 jours** vous êtes fière de votre buste. La timidité a disparu. Un renouveau de jeunesse éclate et persiste dans tout votre être. Plus de gêne, plus d'humiliation. Partout vous éprouvez un juste orgueil de vous-même. Votre silhouette suscite de nouveau l'admiration et l'envie

Le secret de la **Naxolithe**, merveille de la science contemporaine.

La Naxolithe est le produit de base obtenu par l'association des huit éléments astringents, réfrigérants, toniques et régénérateurs de la vitalité cellulaire qui, mêlés à un excipient de haute qualité, forment le lait scientifique Kala-Busta.

Aucun produit ne peut contenir de Naxolithe, le procédé ainsi que le nom étant protégés dans tous les pays du monde.

Les substances ubérophiles qui entrent dans la composition du lait Kala-Busta ont le pouvoir de ranimer les tissus glandulaire, adipeux et conjonctif dont sont formés les seins. C'est d'une forme rudimentaire de Naxolithe que se servaient autrefois les femmes parfaites dont la beauté est immortalisée par la sculpture grecque.

La puissance d'action et l'efficacité de la Naxolithe sont pratiquement centuplés par la supériorité de la science moderne.

La Naxolithe est la base essentielle du lait Kala-Busta, préparation unique pour la beauté et l'hygiène du buste de la femme.

Faites cet essai sans engagement.

Ce soir, avant de vous coucher, faites connaissance avec le lait Kala-Busta. Son usage est déjà un plaisir. Si, dans les huit jours, vous n'éprouvez pas d'amélioration sensible, vous avez le droit de retourner le flacon entamé et nous vous rembourserons. L'essai ne vous aura rien coûté. Si, par suite du succès croissant de Kala-Busta, votre fournisseur en manque, découpez le bon ci-dessous ou copiez-le. Ne remettez pas à demain. Envoyez-le aujourd'hui même.

**Kala-Busta**  
à base de **NAXOLITHE (KAZO-AIG)**  
**GORGE IDEALE - BEAUTE TOTALE**

LAIT SCIENTIFIQUE  
D'USAGE EXTERNE  
sans drogues, ni toxiques  
le flacon : 28 frs.  
pour un mois.  
Pharmaciens, Parfumeurs,  
Herboristes.

Aux Laboratoires Naxolithe **BON**  
43-45, Rue de Remonville  
Montreuil-Seine 20

A titre d'essai, veuillez m'envoyer par retour du courrier, sans signes extérieurs, franchise domiciliée, un flacon de Kala-Busta pour un mois. Si je vous le retourne dans les 8 jours, vous me rembourserez intégralement.

Ci-joint mandat de 28 frs.  Noircir l'un des carrés.

Mme Mlle.....

Rue..... N°.....

à..... Dépt.....

Pour la Belgique, adressez ce BON à la S. A. de Drogueries, 119, Rue des Palais, Bruxelles. P. 1017 k.

**LIVRES NEUFS NON COUPES**  
Romans, Histoire, Sociologie, Philosophie, Beaux-Arts, Sciences Occultes, Médecine, etc.  
**A PRIX REDUITS**

Catalogue général franco contre 2 francs en timbres-poste

**LIBRAIRIE CRITIQUE - 18, Rue Cels, 18, PARIS-XIV<sup>e</sup>**

**GRATUITEMENT** essayez ce nouveau **STYLO TRANSPARENT !**

**OFFRE UNIQUE :** A titre de propagande nous envoyons aux 1000 premières demandes nos magnifiques stylos "AMBASSADE" (marque déposée) 8 jours à l'essai :

**SATISFACTION TOTALE ou RIEN A PAYER.**



**FABRICATION HAUTE QUALITE,** 100% française, niveau d'encre visible, remplissage automatique (breveté), plume inaltérable, coloris mode, article extrêmement soigné. Le stylo "AMBASSADE" est livré avec un **BON DE GARANTIE DE 5 ANS** et vendu à titre exceptionnel avec 60% de rabais afin de faire apprécier notre marque.

**PRIX SPECIAL PUBLICITAIRE 19,- frs.** (Modèle Luxe Incassable 35,- frs). Envoyez d'urgence : Nom et adresse (très lisibles) à **STYLOS AMBASSADE (Service G)** 96, rue de la Victoire - Paris (9<sup>e</sup>). N'envoyez ni argent, ni timbres.

**ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS**

(Cours par correspondance)  
Brochure gratuite sur demande  
**28, AVENUE HOCHÉ (8<sup>e</sup>)**  
**CAR. 19-45**

Vous aurez tous de beaux cheveux

l'envoi "gratis et franco" mon livre précieux de bienfaits contre : chute, démangeaisons, pellicules, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc... et activer repousse. Attestations admirables. Cela ne vous engage à rien, écrivez-moi : **Sœur Haydée, des Bourdettes St-Agne, Route de Balma, TOULOUSE**

**Mme MAX** Voyante, diplôme International Tarots. Lignes mains. Guide, renseigne, ramène affection. Reçoit t. les jours et dim. et par correspond. 25 fr. 151, rue du Fg-Poissonnière, Paris-9<sup>e</sup>. (M<sup>o</sup> Barbès-Poissonnière-Gare du Nord.)

## Le duo condamnabile

TRISTAN BERNARD, s'étonnant de tout le mal que se donnent les directeurs de théâtre pour plaire à leur public en montant des pièces sur le saphisme ou la pédérastie, glissait à l'un d'eux ce tuyau désintéressé : « J'ai un sujet qui ne coûterait pas cher à monter ; un seul personnage, et la pièce s'appellerait : *Onan*. »

Je repensais à cela en écoutant, l'autre jour, à la dix-septième chambre correctionnelle, un jeune et talentueux acteur du théâtre Antoine, M. Hubert V... J'avais déjà vu M. V... en jeune premier et son jeu de scène ne m'avait pas déplu, son physique non plus : grand, blond, des traits réguliers, une voix chaude et harmonieuse ; un beau garçon, quoi ! ce qui ne peut jamais déplaire à une femme. Malheureusement, les débats m'apprennent que les jeux de M. V... à la ville sont moins jolis qu'à la scène et que Tristan Bernard, avec son projet de pièce à un seul personnage, deux au plus, n'a rien inventé. M. V... l'a devancé dans cette voie à sens unique, si j'ose dire. La scène où il paraît dans ce rôle est une vespasienne de la gare Saint-Lazare. Il cherche parfois un partenaire, pour la réplique. L'autre jour, il tombait sur un Anglais de passage à Paris qui, sous le rapport des mœurs, avait les mêmes idées que son compatriote Oscar Wilde ou que notre compatriote Hubert V..., du théâtre Antoine. L'entente fut vite cordiale, mais un inspecteur des mœurs troubla les épanchements publics de cette internationale du vice.

M. le président de Clavel n'aime pas beaucoup les histoires de pédérastes ; il a le bon goût de préférer les femmes.

— Vous avez déjà plusieurs condamnations pour outrages publics et votre partenaire est toujours un homme ; vous ne pourriez pas changer de monture ?

Ouais ! allez donc faire honte à ce genre d'amoureux...

Il répliqua : « Oh ! vous savez, monsieur le président, au théâtre... », avec l'air de dire : « C'est sans importance et au fond très ancré dans les mœurs théâtrales ».

Le président de Clavel objecte encore qu'il n'est pas nécessaire de savoir se retourner pour arriver dans le monde théâtral. Il cite de grands acteurs qui, pour avoir du génie, n'en étaient pas moins hommes : le grand Guity (non ! pas Sacha, encore que Sacha, lui, aimerait plutôt trop les femmes et en changerait un peu trop, pas Sacha, mais Lucien), le grand de Féraudy, les Mounet-Sully, Arquillière, Antoine, Gémier. Il s'arrête, faute de temps pour les citer tous. L'avocat de l'acteur, M. Beffay, prend la suite. Il est éloquent ; son client pleure ; le tribunal ne lui inflige que quinze jours avec sursis ; le client rit mais le président de Clavel ne rit pas.

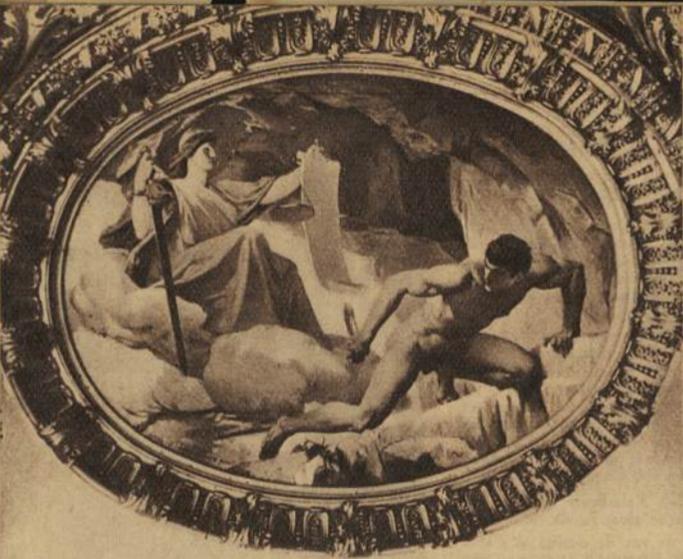
— Mettez-vous à la femme ou je vous mettrai en prison, monsieur ! tonne-t-il.

## Triple infortune

PASSE encore d'être trompé et volé par sa femme, mais être ensuite poursuivi comme voleur paraît le comble de l'infortune. C'est pourtant ce qui advint à M. Perceval.

Il était, voici quelques mois, propriétaire d'un hôtel à Barcelone. Quand les bombes franquistes se mirent à endommager les immeubles et les habitants, M. Perceval, plein de sollicitude, expédia sa femme à Paris en la munissant d'un coquet viatique : 50.000 francs. De ce jour, il n'entendit plus parler d'elle. Certains maris en auraient pris leur parti : « 50.000 francs de perdus, mais une femme en moins : *quibus*. » M. Perceval n'est pas de ceux-là ; il aime sa femme qui ne le lui rend guère, vous l'allez voir. Il vint à Paris et chercha l'infidèle. Un jour, des amis communs lui indiquèrent l'hôtel où elle logeait. Il guetta et, lorsqu'il vit entrer sa femme, il se présenta à son tour. Il perdit du temps à expliquer au portier ce qu'il voulait. Fut-il vu de sa femme ou entendu par elle ; eut-elle le temps de fabriquer le piège auquel se laissa prendre ce benêt de Perceval ? En tout cas, lorsque celui-ci entra dans la chambre de sa femme, il trouva une autre dame qui se mit à hurler : « Au voleur ! Au voleur ! » Un peu plus tard, elle devait se plaindre que M. Perceval lui eût dérobé un appareil photographique et un flacon de parfum. Le défenseur du mari trompé se bat avec la langue française pour prouver l'innocence de son client. Cette innocence est si flagrante que, malgré la langue embarrassée du défenseur, le tribunal déboute la plaignante, non sans lui avoir fait entendre que son rôle est singulier et qu'il ressemble fort à de la complicité.

LA  
J  
U  
S  
T  
I  
C  
E



Comptes rendus d'audiences par Simone FRANCE

DES  
H  
O  
M  
M  
E  
S

## La vengeance de l'amant

**E**t pourtant, cela commença comme une idylle ! M. Foucault aimait éperdument sa maîtresse, une femme mariée, mère d'un garçonnet de six ans ; lui aussi était marié ; ils décidèrent tous deux de rompre toutes les chaînes et de vivre ensemble. Il faut s'aimer beaucoup pour concevoir un tel projet ; il faut s'adorer pour le réaliser. Rien de si simple que de le jurer ; rien de plus difficile à accomplir. On aperçoit alors toutes les lianes qui vous enserrant, tous les fils qui vous ligotent, toutes les conventions sociales qu'il faut briser, les cœurs qu'il faut piétiner et les vieilles affections qu'on croyait mortes parce qu'elles vivaient à peine et dont le souffle est encore puissant comme un simoun. On croyait n'avoir rien à ravager ; on s'aperçoit, au dernier moment, qu'il faut beaucoup de courage, ou peu de cœur, ou un amour grandiose, étincelant, pour abolir le passé et revivre enfin, avec un bel amour tout neuf, tout frais, comme une arme de vingt ans, alors qu'on en a quarante et plus.

M. Foucault, au moment de franchir le pas, se déroba comme un cheval de l'obstacle apeuré. Il trouva plus simple de procurer un emploi d'ouvreuse au Château à sa maîtresse, Mme Gabrielle T... C'est, en effet, plus simple. On promet son cœur ; on laisse entrevoir une belle vie, faite d'aubres nouvelles, de soleils éclatants, de crépuscules très doux. On est bien tendre ; on a pour soi le prestige de l'amant, l'attrait de la nouveauté. Et l'on ne donne rien de soi, rien de son cœur, rien de sa pensée, rien de son sang, rien qu'un misérable emploi à 1.500 francs par mois. Tout le reste, on le reprend. On reprend à l'adorée les baisers très doux, sur la nuque ; les serments murmurés à voix basse ; les étreintes, tout, tout, jusqu'au souvenir même d'un sourire, jusqu'à la trace d'un baiser, jusqu'à la sauvegarde d'une promenade dans un parc, par un mol après-midi de printemps.

On reprend tout ! Mais je n'ai jamais vu qu'on change, en haine froide, un brasier d'amour, jamais !

Non ! j'ai beau faire effort. Non ! ni dans Molière, ni dans Racine, ni dans Corneille chez lesquels l'amour tient tant de place, non jamais on a brûlé ce qu'on adore. Non ! Phèdre n'a jamais détesté Hippolyte ; Alceste n'a jamais honni Céli-mène ; Chimène ne peut haïr Rodrigue. Toutes les conventions sociales, toutes les trahisons peuvent passer sur leurs sentiments sans jamais les écraser, sans jamais les ternir ; non, même Néron,

dans *Britannicus*... Plus tard, ni Graziella, ni dona Sol, ni les personnages de Hugo, de Balzac, ni ceux de Zola, de Flaubert ne pourront ternir par la haine, leur amour... Où donc, lisons-nous, où donc voyons-nous que tout peut s'effondrer ainsi, d'une heure à l'autre ? Pas même chez nos horribles auteurs dramatiques du boulevard qui, avant 1914, injectaient de l'esprit partout, de cet affreux esprit qui corrompt l'amour comme le vitriol entame le marbre ou l'airain. Chez nos boulevardiers, quand on rompait la liaison amoureuse, on ne brisait pas le cœur. C'était fait avec chic, avec tact, c'était bête, ce n'était jamais cruel. Où donc ai-je lu cela, cet acharnement à fouler la noblesse d'aimer ? J'y suis. Chez les auteurs crapuleux, chez les mauvais feuilletonistes, partout où il y a du sordide à revendre, de la laideur à profusion.

Où l'ai-je retrouvé ? L'autre jour, à la 17<sup>e</sup> chambre correctionnelle. M. Foucault, ayant cessé d'aimer, ou, plus lâchement, ayant eu peur des complications, voulut perdre celle qu'il avait adorée — oh ! adorée, entendons-nous, comme il doit savoir adorer, ce vaniteux imbécile, avec bassesse, avec égoïsme.

Un incident lui fournit une première arme. Elle avait trouvé un bracelet, dans une loge du Château. Elle lui demanda ce qu'elle en devait faire. Il lui dit « Garde-le ». Et lorsqu'il fut lassé d'elle, il la dénonça au régisseur du théâtre, il la dénonça à la police.

Une autre fois, il lui écrivit qu'il remettrait à son notaire un paquet de lettres et de photos qu'elle lui avait envoyées, ce paquet étant destiné au fils de Gabrielle T... lorsque celui-ci aura dix-huit ans.

Pour ceci, on ne peut le condamner ; il paraît que ça n'est pas du chantage. J'en veux bien convenir : ce n'est pas du chantage : c'est de l'ignominie, et c'est plus conforme à ce vilain et lâche monsieur. Pour le bracelet, il est poursuivi, ainsi que son ancienne maîtresse. Lui, est condamné à 200 francs d'amende pour recel ; pour détournement d'objet trouvé, elle subit la même peine.

Ainsi finit la belle idylle, crapuleusement, en une chambre correctionnelle. Mais non ! je me suis trompé dès le début de cette histoire, jamais il n'y eut d'idylle ; jamais il n'y eut d'amour. Il est des mots qu'il ne faut pas galvauder ; il est des sentiments qu'on ne peut corrompre en les prêtant à de certaines gens. Non ! les Foucault de cette espèce sont incapables d'aimer ; ils peuvent mordre comme des rats mais n'aime pas et ne hait pas qui veut !

## Le médecin-chef de Cayenne se noie

CAYENNE.

(De notre correspondant particulier)

Le gouverneur de la Guyane, M. Chot et sa femme ; le médecin-chef de Cayenne (le lieutenant-colonel Bouron) ; M. Quintrie-Lamothe, chef de bureau au gouvernement ; M. Courthiave, administrateur de l'Inini ; M. Augeau, jeune administrateur, en Guyane depuis deux mois, et le transporté Jolly, en tournée d'inspection dans les différents postes de l'administration pénitentiaire, ont été victimes, le 28 février, d'un affreux accident.

Ce jour-là, ils se servaient d'une cha-

loupe pilotée par un Indien. Mais une violente bourrasque fit sombrer l'embarcation dans le haut Maroni et quatre personnes : le lieutenant-colonel Bouron, MM. Quintrie-Lamothe et Augeau et le transporté Jolly furent noyés. Le gouverneur et sa femme ont été sauvés grâce à un tirailleur sénégalais qui les accompagnait.

Le médecin-chef de Cayenne laisse d'unanimes regrets tant dans la population civile que parmi les transportés. Sa vieille mère, qui habite près de Nantes, avait déjà perdu un fils à la guerre.

## Ce n'était pas un cryptorchide

L'AFFAIRE Weidmann aura du moins servi à faire connaître un mot nouveau : le « cryptorchide ».

Notre cher et éblouissant Moro s'est, en effet, avisé de révéler que le tueur de la Voulzie, s'il en a bien deux, les a cachées et que cette modestie de la nature, cette conformation particulière peuvent provoquer des refoulements sur lesquels Freud ne s'est pas expliqué mais qui expliqueraient les crimes du monstre.

Le « cryptorchide », l'homme qui ne peut prétendre qu'il les a *bene pendentes*, mais au contraire enfermées dans le tissu abdominal, serait un irresponsable.

Ce n'était certainement pas un cryptorchide que vit Mlle Blanche le 12 janvier 1939, dans l'arrière-boutique du magasin de lingerie fine et de bonneterie de luxe qu'elle dirige dans le quartier de l'Etoile.

Le 12 janvier, un inconnu pénétra dans le magasin : un homme jeune, de 25 à 30 ans, qui demanda à voir des maillots en jersey de soie.

— J'en voudrais un blanc pour ma femme, un bleu pour moi...

Il expliqua qu'il avait à peu près les mêmes dimensions que sa femme : tous deux étaient acrobates et faisaient des numéros de cirque.

Mlle Blanche montra des maillots. L'homme voulut en essayer un et fut conduit dans l'arrière-boutique.

Tout allait pour le mieux, lorsque, soudain, le pantalon tomba et un spectacle grandiose s'offrit alors aux yeux épouvanés de Mlle Blanche : un appareil masculin d'un calibre véritablement anormal, et il y en avait bien deux, et de quelle taille ! Mlle Blanche poussa un cri.

Un agent fut chargé de ramener la statue vivante à des proportions plus modestes et plus décentes.

L'exhibitionniste professionnel (non au cirque, comme il le disait, mais dans les arrière-boutiques de lingerie, car trois plaintes du même genre furent déposées contre lui) a été condamné, par la 13<sup>e</sup> chambre, à 2 mois de prison.

## La concierge parla...

QUAND j'eus rapporté à mon directeur que je venais d'entendre l'avocat de M. Apfelbaum assurer que celui-ci, cordonnier, gagnait 1.500 francs par semaine, je crus que c'en était fait de ma carrière de journaliste à *Détection*.

Il se dressa d'un bond et se mit à crier :

— C'est un menteur, votre avocat. Si les ouvriers cordonniers gagnaient 6.000 francs par mois, ça se saurait ; une paire de vos escarpins mangerait vos appointements de trente jours et La Fontaine n'eût point écrit « Le Savetier et le financier ». C'est un menteur. Allez le lui dire de ma part.

Je n'ai pas été le dire à l'avocat qui est de la même confession que M. Apfelbaum, car il m'aurait accusée comme un de ses coreligionnaires, confrère au barreau de Paris, d'être une antisémite forcenée, échevelée, hurlante, à qui il faut chaque matin, un bain de sang juif pour garder la chair fraîche. Mais s'il lit cette petite cause, il s'arrangera avec mon directeur.

Ils s'expliqueront à coups de tranchets ou d'alènes, s'ils le désirent. Moi je ne veux plus d'histoires avec les avocats Israélites, d'autant qu'il en est que j'admire et que j'aime.

Donc, M. Apfelbaum, cordonnier, occupait deux ouvriers étrangers dont un seul avait le droit de travailler en France.

Son avocat plaide l'ignorance, mais la concierge vient dire : « Oh ! moi, vous savez, M. Apfelbaum m'a dit de dire à l'inspecteur qu'il n'avait qu'un ouvrier. »

L'avocat a, lui aussi, un mot malheureux :

— L'inspecteur, dit-il, n'a pas fait son devoir.

— Maître, crie le président de Clavel, si vous sortez de la convenance, j'en appellerai à M. le procureur de la République pour prendre une sanction... Retirez cela, puis continuez et, surtout, exprimez-vous en français.

Rappelé ainsi à l'ordre, le coreligionnaire de M. Apfelbaum se fait très humble ; il plaide encore une fois l'ignorance et il invoque « la générosité de la bonne justice française ».

— Ce qui n'est pas si bête, puisque Apfelbaum s'en tire avec 50 francs d'amende. M. de Clavel a dû oublier les 6.000 francs par mois et ne se souvenir plus que des jours et des nuits passés à tirer le fil poissé « pour nourrir une femme et des enfants dans la détresse ».



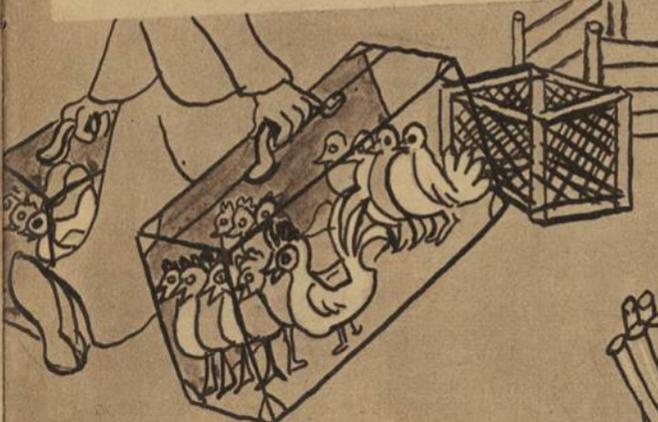
**LUNDI.** — Il ne semble pas, a priori, qu'un marchand d'andouilles puisse se trouver en butte aux rigueurs des lois. Si, autour des tables d'hôte, il autorise des jeux de mots et des plaisanteries de forme un peu salée, partout ailleurs il est inoffensif. Qui donc aurait jamais cru que la guerre pût éclater entre M. V..., marchand d'andouilles, et un contrôleur des viandes de Rouen? Cela fut pourtant et même la guerre, d'abord sournoise, éclata brutalement lundi. Une première contravention n'avait pas arrangé les choses. Une deuxième fois, lundi, le contrôleur réclama le bulletin de salubrité au marchand qui prétendit n'avoir pas à le remettre puisqu'il transitait seulement ses andouilles à Rouen. L'autre s'obstina; le marchand d'andouilles déclara que, compétent en la matière, il n'avait jamais vu une andouille aussi andouille que le contrôleur. Celui-ci, vexé, dressa deux procès-verbaux dont un pour outrages. Et M. V... vient d'être condamné à 25 francs d'amende. Comme disait l'adjudant Flick, ça lui apprendra à faire l'andouille...

# Cette sacrée Vérité

par Simone France

**MARDI.** — A la campagne, les bonnes, les saines traditions ne se perdent pas. L'autre semaine, il fallut trois cents gardes mobiles pour permettre l'expulsion d'un cultivateur du Nord, père de six enfants, que des paysans protégeaient. Ces jours-ci, près de Saumur, M<sup>e</sup> Bureau et son clerc Gustave Chanau, venus pour instrumenter contre M. Baunier, cultivateur, furent frappés, séquestrés et finalement, sous la menace des fourches manœuvrées par d'autres voisins, ils durent signer un arrangement amiable. Ces conditions d'armistice étant remplies, l'huissier et son clerc furent rendus à la liberté. Moulus et mécontents, ils portèrent plainte, mais lorsque M. Baunier sera de nouveau condamné, qui se risquera à faire exécuter le jugement? Je ne voudrais pas avoir l'air d'encourager une jacquerie, mais je suis joliment heureux de voir que les Français de nos campagnes ne sont pas tout à fait abrutis — comme ceux des grandes villes — par le cinéma et l'alcool, et qu'ils ont encore de fameuses réactions.

**MERCREDI.** — La semaine dernière, un bijoutier de la rue Pascal recevait la visite de Mme Martin, qui lui proposait l'achat d'une broche. Il lui en offrit vingt francs, se conduisant, en l'occurrence, comme un vulgaire Crédit municipal, car la broche était un bijou de grande valeur, orné de dix-huit brillants et d'un gros diamant. Mais à l'encontre du Crédit Municipal, le bijoutier eut des remords. Il rechercha Mme Martin pour lui verser un supplément. Elle avait quitté l'hôtel de la rue Pascal, où elle avait dit habiter au bijoutier. De plus en plus surpris, celui-ci avertit la police qui rechercha et retrouva Mme Martin, dans un hôtel de la rue Mouffetard. En cours de route vers le commissariat, Mme Martin tira, d'une poche de son jupe, d'autres bijoux qu'elle jeta dans une bouche d'égout. Le service de la voirie en retrouva pour plus de 20.000 francs. Mme Martin eut beau prétendre que toutes ces pierres lui appartenaient, le commissaire de police n'en voulut rien croire car, bien qu'il ait vu beaucoup de choses dans sa vie, il n'a jamais vu une femme mépriser les diamants.



**JEUDI.** — Marcel Stelzer, bataillonnaire en rupture de fusil et de désert, s'était réfugié dans un hôtel borgne du quartier de la Monnaie. Bien que les poulets et les pigeons ne soient point la faune ordinaire des sables africains, qu'ainsi donc, il n'ait point eu l'entraînement utile, Stelzer ne manquait pas d'habileté pour capturer ces volatiles et il ne manquait pas d'adresses de restaurateurs peu curieux à qui revendre le produit de ses chasses. Bien entendu, en dehors des poulets et des pigeons dont le sort ordinaire est d'être mangés, Stelzer faisait quelques victimes, particulièrement parmi les habitants de la banlieue-sud de Paris dont il pillait les basses-cours. Les banlieusards se fâchèrent. L'élevage des poulets et des pigeons n'est déjà pas si facile du côté de Choisy-le-Roi pour qu'on y accepte la mise à sac de gaieté de cœur. Mais une nuit, le subtil Stelzer se fit pincer par deux limiers de la P. J., le brigadier Morin et l'inspecteur David. Honteux comme un renard qu'un « poulet » aurait pris, « le joyeux » s'achemina tristement vers le dépôt.



**SAMEDI.** — Dans une « Sacrée vérité » du mois dernier, je m'étonnais que le bon Dieu ne protégât pas mieux ses fidèles contre les voleurs de sacs à main et autres pilleurs de troncs. Puis j'en vins à penser qu'il voulait peut-être éprouver leur ferveur religieuse, ou peut-être leur incliner au désintéressement des biens de ce monde, ou peut-être enfin ne négligeait-il que les bigotes du faubourg Saint-Germain. Mais je m'aperçois qu'à Lyon, il en va de même qu'à Paris, que la non-sollicitude de Dieu s'étend et que la ville du primat des Gaules, la ville très catholique des grands soyeux est touchée. Heureusement pour les sacs à main des croyantes que la police lyonnaise veille cependant que Dieu s'endort. Heureusement que M. Giraudet, sous-chef de la Sûreté, est un homme habile qui a réussi à prendre la main dans le sac, la voleuse, Suzanne Saveley. Grâce à lui, les dévotes de la ville vont pouvoir prier désormais de toute leur âme sans élever vers le ciel une prière un peu intéressée sur le sort de leurs sacs à main.

**VENDREDI.** — S'il y avait encore des bandits corses (mais il n'y a plus de bandits corses; les derniers, sous les outrages italiens, ont troqué leur escopette contre des leblés et leur âme aventureuse contre une conscience ardemment patriotique), s'il y avait des bandits corses, ils seraient profondément vexés d'apprendre qu'ils ne sont que de petits garçons en regard de Earl Durand qui, après avoir abattu quatre shériffs, quelque part en Amérique, s'est réfugié dans un ranch, puis dans une caverne du fond de laquelle il tient tête à cent policiers armés de mitrailleuses et d'avions. Il ne semble pas, aux dernières nouvelles, que le bandit Earl Durand soit acculé à la reddition. De toutes façons et sans vouloir davantage opposer feu le banditisme corse au jeune mais vivace banditisme américain, l'histoire d'Earl n'est pas mal, mais je m'en méfie un peu; elle nous vient d'Amérique (à beau mentir qui vient de loin) et celui qui dirige les opérations est le petit-fils de Buffalo-Bill. C'est souvent ainsi que commence la publicité d'un film.



**DIMANCHE.** — Depuis le temps que « Ma Tante », lisez le Crédit municipal, se conduit envers nous comme une infâme marâtre, depuis le temps que cet établissement vit et prospère sur la détresse humaine, spécialement depuis le jour où je dus engager là, pour manger, un joyau que m'avait offert un être cher et que ledit Crédit me crédita de quelques francs en me prenant le bijou et en m'arrachant le cœur, je guette avec une impatience fiévreuse les malheurs qui pourront fondre sur cette institution contre laquelle je nourris une aversion vivace. Cette semaine, j'ai été récompensée de ma peine: des malfaiteurs se sont introduits chez « Ma Tante » et ils ont fait main-basse sur 196.000 francs en argent et sur 50.000 francs de bijoux. Si je ne craignais la feinte fureur des Tartufes, des moralistes dont le cœur ne bat jamais, je crierais: bravo; c'est bien au tour du Crédit municipal d'être un peu volé. Car je n'ai pas oublié les vingt francs qu'il m'avait prêtés sur une bague de 400 francs dans laquelle mon cœur était enchâssé.





MARSEILLE  
(De notre envoyé spécial)

« NATIONALE 96 » est bien connue des automobilistes circulant en Provence. Elle relie les deux grandes voies de pénétration vers la Côte d'Azur : la « 7 » par Aix et Brignoles et la « 8 » par Marseille et Toulon.

Elle est pittoresque à souhait et a sa place indiquée dans les itinéraires touristiques marseillais, niçois et toulonnais. De Pont-de-l'Etoile, à vingt-deux kilomètres de Marseille, à Roquevaire, elle s'infiltre entre deux massifs boisés et l'on imagine difficilement que, derrière la colline de droite, puisse se trouver une suite de coteaux au flanc desquels des fermes plantureuses se dorment au soleil.

C'est le quartier de Saint-Estève. Chaque bastide y a son vallon particulier et, dans cette solitude qui n'a rien de sauvage, les travaux des champs vont bon train : la vigne est ici la culture première à laquelle viennent s'ajouter les revenus provenant des oliviers, des cultures maraîchères et aussi de l'élevage. C'est bien l'endroit à la fois le plus retiré et le plus paisible, le silence n'y étant troublé que par les cris des animaux et aussi, le dimanche et les jours de fête, par les chants des Marseillais en promenade par là ou y ayant leur cabanon. Et l'on sait le culte des gens de Marseille pour leur cabanon :

« Le cabanon, c'est toute notre vie. »

La plupart des paysans ont trouvé avantage à louer ainsi une partie de leur bâtisse ou une dépendance à des citadins. Ce fut le cas, il y a six ans, pour le père Long, le propriétaire de la campagne

divisionnaire de la 9<sup>e</sup> brigade mobile, donnèrent à leurs collaborateurs les instructions les plus larges, insistant auprès d'eux pour assurer la cohésion entre les deux services.

Menant donc de front l'enquête, le commissaire Picq et l'inspecteur Bona, pour la Sûreté ; le commissaire Augier et les inspecteurs principaux : Reynier, Raoux et Vergès pour la brigade mobile, complétèrent leurs renseignements et, lorsqu'ils eurent mis Rosolacci dans l'impossibilité de leur échapper, ils se rendirent au « Caou ». Les gendarmes de Roquevaire les accompagnèrent.

Le père Long et son fils, âgé de trente-

dans l'autre, la pimpante ordonnance d'un intérieur cossu. Le réduit loué à Rossi n'eût offert rien de remarquable sans une tenace odeur opiacée flottant dans la pièce et aussi, collée au mur, une grande affiche. Le commissaire Augier, jouant le renseigné, ordonna au fils Long :

- Ouvrez la porte !
- Quelle porte ? s'étonna le paysan.
- Celle qui est derrière l'affiche...

C'était en effet vrai. Le fils Long dut se résigner à reconnaître qu'il y avait une porte dissimulée, et, du même coup, admettre qu'il n'ignorait rien des agissements de Rossi.



# LE BASTIDON

Rosolacci (à g.) et Rossi (à dr.) semblaient être de placides propriétaires, sensibles à la beauté du site. Mais sous ces dehors trompeurs se cachaient deux maîtres trafiquants.

# de la MORT LENTE

« Lou Caou » qui tire son nom de son sol, riche en chaux. Le vieux Long, qui a maintenant soixante-quinze ans, loua, puis il vendit une partie de sa ferme à un commerçant en vins de Marseille, Antoine Rosolacci, cinquante-trois ans, demeurant rue Port-Saïd. Bon vivant, faisant de bonnes affaires, Rosolacci transforma le vieux bâtiment et il en fit un coquet pavillon de repos qui devint bientôt la maison de la joie.

## La cave truquée

Rosolacci avait des relations flatteuses et il tenait à faire honneur à ses invités de choix. D'aucuns, qui ont gardé le souvenir de certain muscat, dont plusieurs tonneaux alignés dans la cave sont encore pleins, ne se pardonneront jamais de n'avoir pas deviné ce qui se passait derrière les murs épais de la bâtisse.

Dans cette cave, longue de sept mètres et large de deux mètres, et que l'on laissait visiter, il y avait bien une suite de pitons vissés dans la poutre maîtresse, mais qui aurait pu s'étonner de la présence de ces pitons si banaux... Qui ? sauf les excellents policiers venus là effectuer une perquisition ?

Cette mesure avait été décidée sur certains renseignements recueillis par l'inspecteur chef Bona, de la Sûreté. Celui-ci apprit que le commerçant Rosolacci menait ses affaires de vins avec une certaine désinvolture, ce qui ne l'empêchait pas d'acheter de somptueuses voitures et de vivre très largement. Ayant appris aussi que Rosolacci venait souvent à son bastidon de Pont-de-l'Etoile, l'inspecteur Bona en avisa son chef, M. Fleury, qui saisit la brigade mobile. Et ici se manifesta entre les deux policiers une étroite collaboration qui avait déjà donné de si bons résultats lors de l'enquête sur l'attaque du « train de l'or » à Saint-Barthélemy. Chacun de leur côté, M. Cals, commissaire central de la police d'Etat de Marseille, et M. Guibbal, commissaire

cinq ans, travaillaient leurs terres et ils s'étonnèrent de l'arrivée de tant de monde :

— M. Rosolacci n'est pas là, si c'est lui que vous cherchez, s'empressèrent-ils de dire. Nous sommes seuls ici.

— Mais, n'avez-vous pas d'autres locataires ?

Là, les deux paysans s'embrouillèrent :

— Il y a bien Rossi, non, plutôt Ferro-Gasqué, non, Rossi. Mais il n'est pas là non plus.

Les Long expliquèrent enfin qu'ils avaient loué un réduit à un cousin de Rosolacci, Joseph Rossi, et un bastidon situé derrière la ferme à un certain Italien, nommé Ferro-Gasqué, mais c'est Rossi qui payait les deux loyers.

Les policiers soupçonnaient l'existence de ces deux hommes par quelques notes confuses, inscrites sur un carnet, saisi sur Rosolacci. Dès lors, résolu à éclaircir tout ce que cette affaire avait de trouble, ils visitèrent les bâtiments, ce pourquoi d'ailleurs, ils avaient été mandatés par M. Poulon, juge d'instruction.

## De surprise en surprise

Les bâtiments qui composent le « Caou » ont une orientation très particulière. La façade principale, la seule que l'on aperçoit des alentours, comprend le pavillon de Rosolacci et la bâtisse occupée par les Long et dans laquelle Rossi se trouve locataire... d'un simple réduit. Derrière ces deux bâtiments et entièrement cachés par eux se trouve un bastidon comprenant une cuisine au rez-de-chaussée dans laquelle s'amorce un escalier conduisant à une chambre au premier étage. Un apprentis attendant sert de petite remise.

La visite commença donc, et les visiteurs allaient bientôt tomber de surprise en surprise. Chez Long et chez Rosolacci, rien de notable : dans l'une le désordre de la ferme inhabitée, les Long résidant à Roquevaire depuis le décès de la mère ;



La porte ouverte devait permettre à la police de mettre la main sur un stock énorme d'opium brut : 18 sacs pesant chacun 50 kilos.

Mis en goût par cette sensationnelle trouvaille, les policiers montèrent au bastidon et, là, ils allaient découvrir une véritable usine de stupéfiants, aménagée selon les règles les plus modernes. Des fils électriques couraient le long des murs et étaient reliés aux nombreux appareils.

Le rez-de-chaussée était affecté à la fabrication de la cocaïne ; le premier étage, au traitement de l'héroïne, et le réduit voisin, au raffinage de l'opium. Ce n'était pas encore tout. Dans une autre dépendance, on devait découvrir, sous un tas de corbeilles en osier, une grande cuve métallique, haute de deux mètres et contenant présentement 475 litres d'alcool à 90°.

D'autres administrations, la douane et la régie, étaient donc intéressées par cette découverte. Elles furent aussitôt prévenues, et le directeur des douanes et M. Gavarry, inspecteur en chef de la régie, s'empressèrent de prendre le chemin de Pont-de-l'Etoile. En leur présence

## ADMINISTRATION — RÉDACTION ABONNEMENTS

3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI<sup>e</sup>)  
Directeur-Rédacteur en Chef : MARIUS LARIQUE

TELEPHONE : LITRE 46-17  
ADRESSE TELEGRAPHIQUE : DETEC-PARIS  
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

	6 mois	12 mois
France et Colonies	41 »	77 »
Etranger, Union postale	54 »	99 »
Etranger, Autres pays	64 »	119 »

Les règlements de compte et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective ».



fut effectué le recensement du stock de « marchandises » : quatre kilos et demi d'héroïne, trois kilos de cocaïne en poudre, 83 boîtes métalliques plates pleines d'opium cuit et rappelant, par leur forme, les boîtes de caviar, 900 kilos d'opium et les 475 litres d'alcool.

### Les langues se délient

Le matériel saisi était également d'importance : deux alambics modernes avec bain-marie à huile et chauffage au gaz comprimé, un autoclave pour le séchage de la cocaïne sur tamis, un malaxeur moderne électrique, et un appareillage de laboratoire particulièrement compliqué pour le traitement de l'héroïne, comprenant des cornues reliées à plusieurs hauts flacons, eux-mêmes reliés à des éprouvettes et dont un tuyau, traversant la muraille, s'ouvrait au dehors pour éviter de mauvaises odeurs. Enfin, au matériel de « travail » comportant bonnes d'acide sulfurique, flacons de carbonate de soude, boîtes de noir animal,

de contrebandiers brûlant, afin de déjouer les recherches policières, et même avec un homme tué parce qu'il avait surpris certains secrets.

### Un cadavre

En fait, l'enquête se réduit à ceci : il y a quelques mois, entre Pont-de-l'Etoile et Roquevaire, le feu détruisit une automobile et l'examen de la carcasse, transportée chez le mécanicien Gelli, révéla qu'il s'agissait d'une voiture truquée pour le transport clandestin de l'alcool. Des réservoirs avaient notamment été aménagés à l'intérieur des coussins. Des investigations très serrées furent conduites, mais elles ne purent aboutir, et pour cause. Les filous étaient d'une astuce rare. C'est ainsi que la voiture avait été totalement maquillée. Son aspect général était celui d'une Hotchkiss, mais elle avait un châssis et un moteur Renault. Et lorsque la société Renault fut sollicitée de donner des détails sur le numéro du moteur, elle ne put que signaler que ce numéro avait été attribué au moteur d'une auto... qui n'avait même pas été vendue !

Quant à l'« homme-tué-parce-qu'il-ensavait-trop », il s'agissait, en fait, d'un chômeur italien, nommé Casimir Bonza, préparateur en pharmacie, demeurant dans la banlieue marseillaise, à Saint-Antoine. Le malheureux quitta sa femme le 6 mai 1938, après une période de dépression, et sa dépouille fut retrouvée dix jours plus tard à Pont-de-l'Etoile, roulée par les flots de l'Huveaune. On trouva dans les poches des vêtements, toute la fortune du défunt : cinq francs. Le docteur Conil examina le corps et n'y releva aucune trace de violence. Cependant une autopsie fut ordonnée qui confirma les conclusions du premier examen médical.

Il est évident que le rapprochement est curieux entre la fin tragique de ce préparateur en pharmacie, donc ayant des connaissances de chimie, et le mystère entourant le chimiste auquel les trafiquants durent avoir recours pour la marche du laboratoire. Cependant il semble cette fois qu'il s'agit d'une pure coïncidence. L'étrange roman dramatique cède donc la place à l'histoire étonnante, sans plus.

### L'homme en fuite

La police s'emploie maintenant à établir les faits susceptibles d'être reprochés aux hommes en cause. Rosolacci prend figure de patron, de bailleur de fonds, tablant sur ses bons amis pour le sortir d'embarras. Le fils Long, qui a été arrêté lui aussi, est le paysan qui ne se rendit pas compte que les gros sous gagnés trop facilement pouvaient lui coûter cher un jour. Joseph Rossi, c'est le soi-disant chauffeur qui venait chaque jour au « Caou » pour y « donner » aux poules. Comme il est en fuite, c'est sur lui que se déchargent Rosolacci et Long, sous les verrous. Quant à Ferro-Gasqué, sa physiologie s'estompe depuis sa longue absence. Il y a longtemps qu'il n'est plus venu à Pont-de-l'Etoile. Peut-être est-il le chimiste qui aménagea le laboratoire ?

Quant au père Long, si son grand âge lui évite une arrestation, ses protestations ne l'empêcheront pas d'être inquiété.

Le commissaire Augier a pu, en effet, prouver que le courant électrique utilisé pour la marche des moteurs du bastidon était fourni par un compteur spécial dont le vieux cultivateur payait les notes. Une ligne provisoire autant qu'invisible était établie, en cas de besoin. C'est elle qui, partant du bastidon, traversait la cave de Rosolacci, accrochée aux fameuses pitons, pour aboutir au tableau de distribution, à vingt-cinq mètres des appareils clandestins !

### Amendes astronomiques

Ces cinq hommes composaient la maison « Rosolacci and Co », spécialisée dans la « fabrication de stupéfiants en tous genres ». Quant à connaître les tenants et les aboutissants de la firme, c'est une toute autre histoire. La maison ne constituait aucune comptabilité et aucun carnet de commandes n'a été retrouvé.

C'est Rossi qui allait acheter au droguiste du coin les produits indispensables et il les payait comptant ; c'est Rossi qui apportait la marchandise brute d'on ne sait où. C'est encore Rossi qui la remportait une fois raffinée et lui seul connaissait ses clients. C'est là, du moins, la version soutenue par Rosolacci qui n'a aucun motif de se faire des ennemis dans le monde de la drogue. Outre les conséquences judiciaires — trois ans de prison au maximum, ce n'est vraiment pas cher — n'a-t-il pas à envisager de quelle façon il s'acquittera des sommes folles qu'il devra verser à titre d'amende. A la seule régie, il devra verser un demi-million pour l'alcool détenu clandestinement. Et, ceci payé, il lui restera la douane à satisfaire. Bigre ! c'est que la douane, pour ne jamais manifester ses vrais sentiments, n'a pas la réputation d'être indulgente vis-à-vis de ceux qui l'ont bernée !

### Ah ! Marseille !

L'octroi de Marseille pourrait, lui aussi, réclamer ses droits, mais je doute qu'il le fasse. C'est que l'autre soir, rentrant de Pont-de-l'Etoile avec leurs voitures pleines d'opium, de cocaïne, d'alcool et d'héroïne (voir la nomenclature plus haut), les policiers furent arrêtés à l'entrée de la grande cité marseillaise par un brave gabelou qui les interrogea selon la traditionnelle formule :

— Rien à déclarer ?

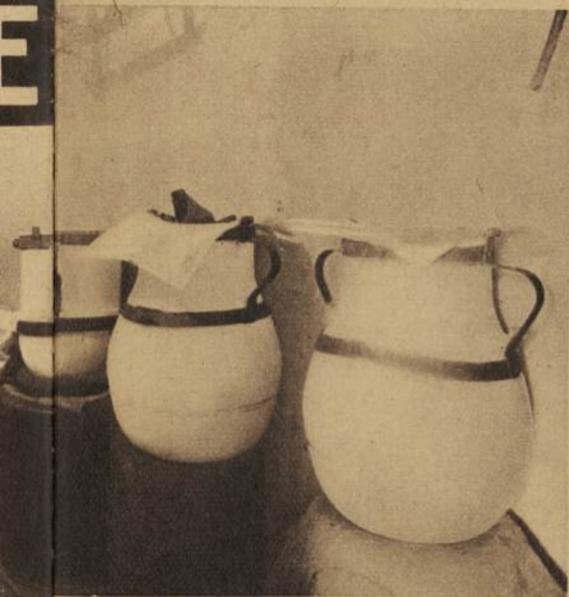
Alors, l'un des policiers — qu'il se rassure, je ne le dénoncerai pas — s'écria sur le ton de la plus parfaite quiétude :

— Non, rien !...

Marcel MANDEURE.

La présentation de ce numéro est de J.-G. SÉRUZIER.

Policiers et gendarmes rafflèrent une tonne de stupéfiants. De haut en bas : le pont de l'Étoile où fut trouvé le cadavre de Bonza. Les enquêteurs perquisitionnent sous la direction du commissaire Augier.



il fallait ajouter les instruments indispensables à la manipulation : des pinces, des outils, des gants et même des masques.

Les policiers étaient, à vrai dire, quelque peu éberlués par leur découverte. Il était impossible d'évaluer la valeur d'un tel ensemble, tout comme il était impossible d'avoir une idée sur les vrais ravages causés par les produits fabriqués par cette usine dont tant de malheureux intoxiqués payaient largement les frais d'installation et de fonctionnement. Et le contraste éclate plus grand encore entre ce bastidon de la mort lente et la vie paisible des alentours : le poulailler à quelques mètres, les oliviers, les pins, la vigne, les fleurs...

Ah ! ce fut un beau tapage à Roquevaire, à Pont-de-l'Etoile et dans les environs, lorsqu'on connut le véritable travail qui était effectué au « Caou ». Le premier moment d'étonnement passé, les langues se délièrent et donnèrent libre cours à quelques souvenirs troublants. L'imagination s'en mêlant, et personne n'en manque au sud de Tarascon, on bâtit rapidement un étonnant roman avec des poursuites échevelées, avec des autos



COLLECTION *Sur*  
**DÉTECTIVE**  
 Dernières publications  
 HUGH CLEVELY  
**Le Gangster Amateur**  
 Traduit de l'anglais par RAM SEW  
 ALICE ALEXANDRE  
**L'Œil du Maître**  
 ANTHONY GRAY  
**La Grange de la Folie**  
 Traduit par Madame G. D'ESTENSAN  
 MEANS DAVIS  
**L'Hôpital de la Mort**  
 Traduit de l'anglais par Jean VALDEYRON  
 Chacun de ces Romans 9 fr.

# UNE FEMME

# DETECTIVE

Directeur :  
MARIUS LARIQUE

*est passée par là...*

Une vieille affection liait deux hommes. Une femme passa... A l'amitié succéda la haine.

Lire, pages 2 et 3, la pittoresque enquête de HUBERT BOUCHET

